Nouvelle Série
N° 7
9e Année

Défense de l'Occident

SEPTEMBRE
1960

Revue mensuelle politique et littéraire
Secrétaire général : Jacques Poillot

SOMMAIRE

M. Bardèche : Le Racisme, cet inconnu 3
P. Sérant : Sur l'antisémitisme 12
D. O. : L'Afrique du Sud devant le problème racial 17
J. M. Aimot : L'Exemple sud-africain 19
D. F. Malan : Qu'est-ce que l'Apartheid ? 29
J. Poillot : Données fondamentales et développement actuel de l'Apartheid 37
P. Hofstetter : Les responsabilités américaines en Afrique 46
P. de Villemarest : Vérités et faux-témoins sur le 24 Janvier 53
P. Vandromme : Mauriac devant Bernanos 67

CHRONIQUES

Les livres, par Claude Elsen 73
Les Essais politiques, par Frédéric Pierret 80
Notes de lectures, par W.P. Romain et Ginette Guitard-Auviste 83
Les Arts, par F.H. Lem 88
Les spectacles, par Janine Colletin 95

DÉFENSE DE L'OCCIDENT, Services commerciaux et vente :
58, rue Mazarine, Paris (6e).

Abonnement. — 1 an : 18,00 NF ; Etranger : 24,00 NF
Soutien : 30,00 NF — Propagande : 50,00 NF

C.C.P. : 65 35-65 PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N°____

NOM .....

PRENOM .....

ADRESSE .....

.....

Signature,

Abonnements. — 1 an : 18 NF

Etranger : 1 an : 24 NF

Soutien : 30 NF ; propagande : 50 NF

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine, Paris-6e, C.C.P. 65 35 - 65 Paris.

Maurice BARDÈCHE

LE RACISME, CET INCONNU

Le racisme est l'épouvantail de notre temps. Chaque siècle a besoin de sa sorcellerie. La vertu, l'odeur de sainteté, la bonne conscience ont pour consigne l'*antiracisme*. On grave le mot sur les cartes de visite pour faire carrière. Notre monde, notre politique, notre annonciation pour l'avenir, la solution que nous proposons pour tous les problèmes tiennent en ce seul mot. L'antiracisme est le dernier mot de la démocratie, il est le fronton qui couronne notre conception du monde. Et nous choisissons pour faire lever cette aurore glorieuse, le moment où le sentiment de la race est plus fort qu'il n'a jamais été dans l'histoire, le moment où s'annonce entre toutes les races la lutte la plus implacable, le moment où les continents se dressent en criant « Mort aux Blancs ! ». Si jamais devise fut à rebours de l'histoire, c'est bien celle que nous avons inscrite sur notre malheureux drapeau.

Quelle dérision ! Les démographes nous le prédisent, les calculs nous le prouvent, l'actualité nous le démontre avec éclat, la politique des quarante prochaines années va être dominée par le problème entièrement nouveau de la prolifération des espèces humaines. Nous avons ouvert comme des aveugles les digues de la vie. Nous avons défié la mort, la mort bienfaisante, la mort nourricière, la mort mère des espèces et de la création. Et l'inondation de la vie nous recouvrira. Dans quarante ans, le pullullement des espèces humaines ressuscitera les Grandes Invasions. Déjà, elles ont commencé. Nos continents qui bougent, c'est l'ombre de Gengis-Khan qui se dresse lentement dans le ciel. Demain, la politique mondiale se définira en termes entièrement nouveaux. La race blanche ne luttera plus pour sa prédominance économique ou politique, elle luttera pour sa survie biologique. La bataille pour l'Afrique, déjà commencée, est la bataille pour la réserve de territoire et

de ressources qui permettront de survivre. Demain, ce ne sont plus les prolétaires et les capitalistes qui se disputeront les richesses du monde, ce sont les Blancs, prolétaires et capitalistes unis, qui auront à se défendre, eux, race minoritaire, contre l'invasion planétaire. Le débordement des Jaunes sur l'Afrique annonce l'effroyable pesée de l'Asie et de l'Afrique réunies sur notre minuscule presqu'île européenne. Nous entendons déjà les craquements de l'Histoire. Les enfants dont nous caressons la tête, combien de temps s'accrocheront-ils à la frêle île d'Europe ? Je vois le temps où les terres de Christophe Colomb seront le seul refuge de la race blanche, la portion du monde qui leur sera solennellement assignée : récompense immorale mais naturelle du seul acte de politique *animale* accomplie par la race blanche dans toute son histoire, l'effroyable extermination d'une race entière, d'une des quatre races de la création, qui crée aujourd'hui ce continent de refuge, une citerne où pourront se déverser nos migrations. La mort, déesse tutélaire, remercie toujours des holocaustes qu'on lui fait.

L'implacable lutte des races dominera si bien l'histoire du monde dans les années qui vont venir que des conflits qui nous paraissent aujourd'hui fondamentaux peuvent être oubliés dans quelques années. Que fera l'U.R.S.S. à la jointure du monde blanc et du monde jaune ? Sera-t-elle le boulevard de la race blanche, la citadelle avancée de la défense, ou le balai qui précédera sur l'Europe le déferlement asiatique ? Passerons-nous des diatribes antisoviétiques à une politique de collaboration, comme nous sommes passés de la crainte de l'Allemagne à la collaboration avec l'Allemagne en reconnaissant le rôle que la géographie lui assignait en Europe ? Ou nos communistes découvriront-ils tragiquement que le communisme n'est qu'un prélude à l'installation d'un *gauleiter* chinois ? Le communisme, qui n'est qu'une interprétation de l'histoire, cédera-t-il, mur trop fragile, sous la poussée de l'évidence qui est la différence des espèces ? Ou sera-t-il l'instrument, dans l'histoire biologique qui est la seule histoire, de l'absorption de la race blanche par la fourmillière jaune, mutation de l'espèce humaine qui sera aussi profondément oubliée, dans quelques milliers d'années, que les drames qui ont dû accompagner la disparition du Neenderthad ? Nous lisons l'histoire sur des temps trop courts. C'est ce qui coupe les ailes à notre imagination.

C'est pourtant au milieu de ces perspectives démographiques dont les spécialistes situent l'échéance à quarante ou cinquante ans, que nous secouons stupidement la marotte de l'antiracisme : comme si ce refus de se défendre de la race blanche pouvait arranger quoi que ce soit. Devant l'évidence la plus aveuglante, la peur des mots est la plus forte. Accrochés sur notre île minuscule, nous nions la tempête, nous nions l'invasion, nous nions les menaces les plus prochaines pour

ne pas prononcer le mot défendu par nos grands-prêtres. *Pour sauver la race*, le mot de passe des colons, le signe de détresse dans le désert et dans la férocité même, à cet appel de détresse, nous nous voilons la face. Et notre génération qui accepte tout, qui ne veut plus avoir de préjugés sur rien, qui sourit avec indulgence de n'importe quelle aberration, n'a plus qu'un seul entêtement : elle ne veut pas savoir ce qu'il y a derrière cette porte intouchable, derrière ce nom maudit, le *racisme*.

⁂

Les raisons de ce raidissement de l'opinion ne sont que trop compréhensibles. Les atrocités imputées au racisme, l'accusation portée contre lui de n'avoir pas d'autre solution que la destruction des races inférieures pour assurer l'empire d'une race privilégiée l'ont disqualifié sans appel aux yeux du plus grand nombre. Cette vue sommaire née de la guerre n'a que trop de justifications apparentes. Mais suffit-elle aujourd'hui ? Est-ce notre faute si le racisme renaît, proclamé par des peuples entiers ? Et ne commettons-nous pas une erreur très grave en réduisant le racisme à la seule hystérie antisémite qui a caractérisé la seconde guerre mondiale ? C'est la conférence de Bandœng qui nous a répondu en 1955 et cette réponse n'a pas été assez comprise. Le racisme revendique aujourd'hui le partage du monde entre les races et il réclame une politique de refoulement des blancs : cette revendication dépasse de beaucoup la question juive et l'ignore même entièrement, car le slogan « la valise ou le cercueil » s'applique aux juifs aussi bien qu'aux autres.

De ce changement complet des termes du problème, il résulte des confusions qui échappent à la plupart et des prises de position qui sont ignorées de presque tous. La question algérienne permet de surprendre quelques unes de ces confusions. Ceux qu'on appelle en Algérie des « fascistes » ou des « ultras » comprennent parmi eux un bon nombre de juifs qui se battent pour la *présence française*, qui ont occupé les barricades avec Ortiz et Lagaillarde, parce que l'éviction ou le massacre des Français serait également leur propre éviction et leur propre massacre. Inversement, les amis égyptiens du F.L.N. ont reçu et protégé, reçoivent et protègent encore d'anciens fonctionnaires ou militaires allemands auxquels ceux qu'on appelle les « fascistes » ou « ultras » français sont liés par des conceptions communes : quand notre ami Karl Heinz Priester est accusé par *Le Monde* d'avoir vendu des armes au F.L.N., c'est une sottise et une calomnie, mais ce qui est vrai c'est qu'il entretenait des relations amicales avec les gouvernements de Syrie et d'Egypte et cela en plein accord avec ses amis français, et l'écrivain français avec lequel Nasser a eu trois heures d'entretien n'est pas M. Claude Bourdet, ni M.

Servan-Schreiber, mais Jacques Benoist-Méchin. La logomachie dans laquelle nous nous enferrons stupidement nous amène à tirer les marrons du feu pour les personnages les plus étranges. les nationalistes français qu'on accuse d'antisémitisme se résignent à envisager comme solution l'arrivée au pouvoir de Jacques Soustelle qui est président du Comité France-Israël. De leur côté, *l'Observateur* et *l'Express* se donnent beaucoup de mal pour favoriser l'installation en Afrique du Nord d'une fédération arabe sur la politique future de laquelle nous ne savons avec certitude qu'une chose, c'est qu'elle serait résolument antisémite. Ainsi le racisme, lorsqu'il consiste en la défense des positions de l'homme blanc en Afrique nous place aux côtés des adversaires de l'expansion arabe, et le même racisme ,lorsqu'on le comprend comme antisémitisme, fait de nous des amis et des alliés naturels du monde arabe. Quant à l'antiracisme il perd joyeusement sur tous les tableaux, comme il arrive aux énergumènes, car il combat à la fois sans s'en rendre compte, pour la perte de l'Afrique du Nord et la disparition violente de l'Etat d'Israël. Il n'y a que les communistes qui savent parfaitement pour qui ils travaillent : comme toujours.

Les pourfendeurs professionnels du racisme ne sont d'ailleurs, pas moins ignorants des positions de leurs adversaires qu'ils sont aveugles sur les conséquences de leurs propres efforts.

Comme il existe un *néo-facisme* dont nos journaux nous parlent assez souvent, il existe aussi, mais sur des positions assez différentes, un *néo-racisme* qu'on est assez excusable de ne pas connaître, certes, parce qu'il est composé de petits groupes qui font peu de figure dans la politique internationale. Néanmoins comme ces petits groupes diffusent largement par des communiqués leurs prises de position, il est étonnant que ces positions soient si complètement inconnues de leurs adversaires.

J'ai sous les yeux un document ronéotypé intitulé *Rapport commun à la sixième assemblée du « Nouvel Ordre Européen » sur les questions africaines. Le Nouvel Ordre Européen* est l'organisation qui rassemble les groupes *néo-racistes* dont je viens de parler, il existe depuis dix ans. Le rapport en question est signé par deux responsables français du *Nouvel Ordre Européen* et semble présenté par eux. En voici quelques extraits : « Nous sommes racistes. De cette prise de position initiale découle notre volonté d'une ségrégation intransigeante entre groupes raciaux. De ce fait, nous ne pouvons suivre nos compatriotes « Ultras » dans leur volonté d'intégration de « l'Algérie française »... Une problématique victoire de nos armes ne nous laisserait que le choix d'imposer aux autochtones, soit un esclavage anachronique soit une intégration tout aussi forcée

qui se traduirait inéluctablement par un métissage de plus en plus inconsidéré et généralisé. Nous rejetons l'une comme l'autre de ces solutions également contraires aux droits des Races. En dépit des problèmes économiques ardus que soulève cette éventualité, nous préférons renoncer aux territoires algériens plutôt que de les voir servir à l'abâtardissement des populations européennes... Nous sommes donc résolument opposés à la poursuite de la « guerre » d'Algérie où la 4e puis la 5e République n'ont réussi qu'à faire massacrer la jeunesse française. »

On retrouve des positions analogues dans *L'Assaut*, organe ronéotypé du *Mouvement National Communautaire*, affilié au *Nouvel Ordre Européen*. La section d'Alger de ce mouvement, dirigée par des hommes dont les sentiments nationaux ne font aucun doute et qui sont connus pour leur action de militants depuis plusieurs années, écrit dans son Bulletin intérieur, diffusé comme supplément de *l'Assaut :*

« Nous sommes formellement opposés à l'intégration de l'Algérie à la France (cette intégration fût-elle atténuée par un système politique de type corporatif) parce que cette solution ne pourrait aboutir, à plus ou moins longue échéance, qu'au métissage de notre peuple et à sa disparition. Nous ne voulons pas que « l'Algérie française » aboutisse un jour à la « France algérienne ». A la conception surannée d'Empire Colonial, nous préférons la Réalité Raciale. Notre Empire n'est pas quelque part à Dakar ou à Tamanrasset, il est en Europe. »

A les prendre au sens strict, ces déclarations affirment essentiellement le refus de l'intégration. Mais elles vont au-delà en réalité. Car on peut refuser catégoriquement l'intégration comme solution du drame algérien sans accepter pour cela l'abandon de l'Afrique du Nord. Il y a d'autres solutions. La France peut conserver son Empire sans que cela la condamne au métissage. L'exemple de l'Afrique du Sud prouve que des races différentes peuvent cohabiter sans mélange. L'intégration elle-même a une signification et des effets tout différents selon qu'elle est appliquée par un Etat autoritaire ou par un Etat démocratique. Il y a là une certaine précipitation à poser un faux dilemne, et cette précipitation a une cause qui est actuellement l'originalité de la position *néo-raciste*. L'organe des jeunes, également ronéotypé, du même groupement, commente ainsi les phrases-slogan que nous citions tout à l'heure : « La grande leçon de cette nouvelle ère humaine (il s'agit de l'ère atomique) c'est que, pour le maintien de la paix mondiale, les hommes doivent concevoir qu'il n'y a pas de race supérieure ni de race élue. » Et c'est là, au fond, l'élément entièrement nouveau qui explique l'anti-impérialisme du *néo-racisme :* toutes les races sont égales entre elles, aucune n'a de titre à s'installer en maître dans l'espace vital d'une autre race et la paix ne

régnera sur le monde que lorsque chaque race aura reintégré le continent qui lui a été attribué par la nature.

On n'appréciera ces textes à leur juste valeur que si l'on sait qu'ils sont le résultat d'un grave et dramatique débat de conscience qui a duré dix ans. C'est en 1950, en effet, aux Journées de Travail du groupement *Nation et Progrès* que le principal théoricien du *néo-racisme*, René Binet, présentait une motion demandant le retrait des Blancs de toutes leurs positions coloniales, y compris l'Afrique du Nord, au nom du principe de l'égalité des races et de leur droit à leur espace vital. Le triomphe de cette thèse après dix ans d'hésitations assurément douloureuses pour des militants qui sont profondément nationalistes, suffit à montrer combien le *néo-racisme* est éloigné des positions sommaires et des jugements simplistes qu'on lui prête volontiers.

C'est cette position originale, qui aligne, en fait, les groupes *néo-racistes* sur les positions du Congrès de Bandœng, que je reproche aux adversaires du racisme de méconnaître. Rien ne ressemble moins au racisme hitlérien, au moins tel que se le représente l'opinion commune, que de telles affirmations. Mais il est bien naïf de demander aux adversaires du racisme de s'en aviser. L'antiracisme est, de nos jours, une profession lucrative plutôt qu'une opinion.

⁂

Je ne prétend pas juger le racisme. Je le connais mal, j'ignore presque tout de ses théoriciens. J'ai voulu simplement apporter un peu de lumière dans un problème mal posé à dessein. Cela dit, je reprends mon raisonnement de plus haut. Les racistes ont raison de penser que l'ère actuelle est celle de la répartition des continents. C'est l'évidence même, c'est le drame auquel nous assistons. Mais je me demande s'il n'est pas extrêmement naïf et dangereux de poser ce drame avec les personnages qui nous sont fournis par la Genèse et dans les termes de la géographie sommaire que nous apprenions à l'âge de dix ans.

Je me méfie du slogan de l'égalité des races, je n'y crois pas. Il est vrai au sens chrétien. Il est vrai au sens humain : toute race humaine a droit qu'on respecte sa vie. Mais il ne signifie rien sans une échelle de valeurs. Pour le jazz et la danse, la race noire est infiniment supérieure à la race blanche. Pour l'endurance, pour la patience, pour supporter la faim, pour la sagesse même, la race jaune est infiniment supérieure à toutes les autres. Mais qu'est-ce qui nous paraît dans l'histoire des hommes plus précieux que toute chose ? Tout est là.

Pendant deux mille ans, les races se sont ignorées, elle vivaient chacune en leur jardin d'Eden et communiquaient par des

ambassades et des génuflexions. Quel beau temps que celui de Marco Polo ! Dans l'immense empire chinois, dans le splendide empire des Califes, des civilisations belles comme des déesses poussaient comme de jeunes forêts. Tel fut le premier racisme et il emplit le monde de merveilles. Non, toute sagesse, toute beauté n'étaient pas renfermées dans les limites de l'Occident. Il n'y avait de Barbares pour personne, car chacun vivait dans son propre Monde. Il n'y eut pas la Civilisation, mais il y eut des civilisations et chaque race eut ses saints, ses tombeaux, ses fleuves sacrés. O temps de la séparation des Races qui fut celui de leur bénédiction !

Puis vinrent les temps de la destruction où la race blanche établit son exécrable pouvoir. Elle transforma le monde en un atelier de Cyclopes. Elle trahit partout le Christ qu'elle prêchait. Elle établit sur le monde le règne ignoble de l'or, elle enseigne d'hypocrisie, elle planta le drapeau de la liberté en refusant la liberté, son visage fut celui de l'orgueil. de l'insolence et de la grossièreté, elle bâtit de mornes villes plates ornées de rideaux pour se protéger des puces ; et elle eut toutefois des marabouts obscurs qui faisaient reculer la peste et qui refoulaient aveuglèment l'Empire de la Mort. Elle a tué, elle a massacré, elle a torturé, et elle ne laisse derrière que des trous dans le sable par lesquels elle pompait ses richesses et des digues de ciment à l'embouchure des fleuves qui lui servaient à les embarquer.

nous sommes, nous les Blancs, les seuls syndics de cette faillite,

Oui, nous avons été la race sans cœur, la race maudite. On nous chasse et c'est bien fait ! *Mais c'est nous seuls cependant qui pouvons sauver ce monde moderne que nous avons fait, car nous seuls en sommes les mécaniciens.* Nous pouvons condamner notre culture, nous pouvons en proclamer la faillite, nous sommes. avec nos fautes et notre sang sur les mains, nous sommes les *Kulturtrœger*, les seuls guides possibles dans la forêt où nous avons perdu l'humanité, nous portons une couronne qu'il ne nous est pas *possible* de déposer.

Et la carte du monde n'est pas non plus celle qu'on nous a appris à lire à dix ans. Ce serait trop beau qu'on puisse retrouver ces cases où chacun a sa place. En réalité, l'Afrique est une sorte de continent vide, galion à la dérive chargé de richesses sur lequel les autres races cherchent à jeter leur grapin.. Dans la perspective de la lutte planétaire, il ne reste plus que deux races, en vérité : la race d'Asie, termitière immense qui rêve d'étendre sur le monde entier sa cité d'insectes, et la race blanche qui, sous quelque régime qu'elle se présente, est la race de la vie libre. Et cette image même est trop simple puisque la race blanche est divisée.

Le principe de l'égalité des races est donc un principe mortel pour nous. En son nom nous permettons aux peuples d'A-

frique de disposer d'eux-mêmes. *Or, ce droit équivaut au pouvoir d'ébranler la politique mondiale en ouvrant l'Afrique au communisme.* La souveraineté, remise en des mains à la fois irresponsables et impuissantes, est un présent tragique et effrayant. Il est concevable, il est peut-être même souhaitable qu'on accorde aux peuples d'Afrique tous les attributs de l'autonomie. Mais il est aberrant et criminel qu'on ait songé seulement à leur conférer la souveraineté, laquelle comporte pour un Etat le droit de suicide, au risque de naufrage mondial. Nous avons non seulement le droit, mais nous avons le devoir le plus strict de protéger les peuples d'Afrique contre leur impuissance économique et militaire et contre leur infantilisme politique. Nous n'avons pas le droit de les larguer comme un bateau ivre. Parce que, précisément, les races, égales devant Dieu et pour le droit de vivre, ne sont pas égales par les moyens d'action et la maturité.

Et ce principe s'applique, non seulement aux peuples noirs, mais, à l'exception de la seule Afrique du Sud, à tous les peuples de l'Afrique. Car l'indépendance totale, la souveraineté, mettrait un Etat arabe d'Afrique du Nord en face de problèmes économiques que ses moyens propres ne lui permettent pas de résoudre et qui le forceraient inéluctablement à aliéner son indépendance réelle par un choix qui pourrait être tragique à la fois pour nous et pour lui. Ne jouons pas avec ces choses-là.

Avec autant d'autonomie qu'on voudra, avec les droits les plus étendus à se gouverner eux-mêmes, que les peuples d'Afrique ne soient jamais dépourvus de notre protection militaire et de notre présence technique, toutefois c'est pour l'avenir de la race blanche une question de vie ou de mort. Cette présence des Blancs en Afrique n'implique ni le mélange des races, ni le colonialisme aujourd'hui périmé, ni aucune forme de sujétion violente ou abusive. C'est ce qu'il faut retenir du principe du respect mutuel des races que j'approuve, sous cette forme, dans *le néo-racisme.* Mais la création de rapports nouveaux entre les Blancs et les Noirs en Afrique ainsi que les incidences de ces rapports en Europe même, ne peuvent être établies que par des Etats forts. Ce sont les préjugés et les formes politiques de la démocratie qui empêchent de trouver des solutions ou qui en inspirent de désastreuses. C'est sans la contrainte de l'hypocrisie démocratique que nous trouverons des solutions naturelles, justes et efficaces

C'est le seul moyen, aujourd'hui, en dépit des apparences de sauver la liberté. Car ce que représente l'homme blanc de notre temps, en dépit de ses péchés et des crimes du passé, c'est bien la *liberté,* comme on nous l'affirme : non pas cette liberté hypocrite du suffrage universel et du gouvernement des partis, mot vide de sens et qui ne trompe plus personne, mais une

certaine conception de la vie individuelle, le droit à l'existence individuelle opposé à la vie grégaire, le droit à la pensée individuelle, à l'action individuelle, le droit d'être soi, en somme, le droit de vivre. Ce ne sont pas nos cathédrales et nos usines que nous transportons avec nous, mais un dépôt plus grave et toujours menacé, le droit d'être des hommes. Et dans la guerre des races qui va commencer, c'est ce droit qui est l'enjeu.

L'homme blanc, avec ses tares, sa cruauté, son passé de roi maudit, représente avec force la forme biologique sous laquelle l'homme de toutes les races a traversé l'histoire. Sa morale était celle d'un loup, mais sa vie aussi était celle du loup et il vivait comme lui à travers les forêts d'après le déluge, suivi de ses petits. Cruel comme un animal, courageux comme un animal, patient comme un animal : carnassier au milieu des autres carnassiers, déchiré sous la griffe des autres ou les déchirant, mais libre dans sa tanière avec sa femelle et ses petits. Les guerres de race de demain sont, en réalité, le prélude à une mutation de l'espèce. L'Islam nouveau né sur les plateaux d'Asie nous apporte ses colonnes de fourmis, ses taupinières géantes où travaillent les bestioles aveugles nourries du miel de la ruche. L'homme blanc défend aujourd'hui l'homme de toutes les races contre la puissance de ce polypier géant. Si nous ne voulons pas devenir quelque espèce monstrueuse d'insectes, c'est maintenant que nous devons nous défendre. Et à cause de cela, il ne faut pas avoir peur de certains mots. Quoi qu'aient fait les Blancs dans le passé, la puissance de l'homme blanc est nécessaire aux Noirs autant qu'à nous.

Maurice BARDÈCHE.

Paul SERANT

Sur l'antisémitisme

Dans votre lettre à Bernard Vorgue sur la *Dolce Vita*, mon cher Bardèche, vous comptez les juifs au nombre de ceux que le film de Fellini met en accusation. J'ai vu, comme vous, ce film ; comme vous, je l'ai aimé. Je vous avoue que, pendant les trois heures et demie que dure sa projection, je n'ai pas un seul instant pensé aux juifs. Il y a peut-être, il y a sans doute des juifs parmi les nombreux personnages de Fellini : s'il en est ainsi, j'avoue ne pas m'en être aperçu. Mais vous-même, mon cher Bardèche ? Est-ce vraiment en voyant ce film que vous avez songé aux juifs, ou bien au moment d'écrire votre article ? Permettez-moi de vous dire que cette seconde hypothèse me paraît plus vraisemblable que la première. Oui, très probablement, c'est en repensant au film que vous vous êtes dit qu'il attaquait, au moins indirectement, les juifs. Et c'est là-dessus, qu'après vous avoir lu, je m'interroge.

Je devine ce que vous pourriez me dire à ce sujet. Vous me diriez que les juifs sont nombreux dans la presse, la radio, la télévision, le spectacle ; et que Fellini faisant le procès de tout cela, on peut considérer que ce procès est aussi celui des juifs. Mais je n'arrive pas à prendre au sérieux de telles argumentations. Quand un juif fait le travail qu'un non-juif ferait à sa place, dans les mêmes conditions, et de la même manière, je ne vois pas en quoi il est utile ou perspicace de rappeler qu'il est juif. Je comprends que l'on rappelle que Chaplin, ou que les Marx Brothers sont juifs, dans la mesure où il peut y avoir des aspects sémitiques dans leur forme d'humour. En revanche, je ne vois pas en quoi le fait que tel producteur de cinéma ou de télévision soit juif est intéressant, si ce producteur obéit aux mêmes lois du genre que n'importe quel autre producteur non-juif. L'idée que tout ce que font des individus d'origine juive porte obligatoirement la marque de « l'esprit juif » me paraît une idée burlesque.

Burlesque et dangereuse. Il fut un temps — pas tellement lointain d'ailleurs — où l'invective anti-juive, largement pratiquée par les polémistes de droites, pouvait paraître relativement inoffensive. *L'action française* a pu attaquer les juifs pendant trente ans sans que les juifs de France aient eu à en souffrir dans leurs personnes ou dans leurs biens. Mais la seconde guerre mondiale nous a appris que l'antisémitisme pouvait aussi devenir criminel. La liquidation méthodique des communautés juives d'Europe centrale par Hitler, la pratique d'un antisémitisme plus sournois, mais assez efficace, par Staline et ses successeurs, sont des événements assez impressionnants pour que nous y prétions attention, et que nous en tirions les conséquences. L'une de ces conséquences, à mon sens, est qu'il n'est plus possible de faire en 1960 de polémique antijuive, sans que cette polémique n'apparaisse intolérable.

Je sais très bien, mon cher Bardèche, que les organisateurs de l'épuration ont utilisé les crimes hitlériens de la manière la plus infâme : qu'ils ont tenté de faire croire que ceux qui, avant et pendant la guerre, avaient été antisémistes, avaient nécessairement souhaité l'extermination des juifs. Je comprends que ce mensonge vous ait paru particulièrement abject, au point de susciter sous votre plume, par réaction, des formules antisémites auxquelles vous n'auriez peut-être pas songé avant la guerre. Mais enfin, mon cher Bardèche, l'épuration s'éloigne, l'opinion est de moins en moins dupe des mensonges qui lui furent prodigués après la guerre, le rétablissement de la vérité s'opère lentement sans doute, mais sûrement. On l'a bien vu au moment des représentations de *La Reine de Césarée :* les efforts de M. Daniel Mayer et de M. Vanikoff pour discréditer la personnalité de Brasillach, sont restés sans effet. Dans ces conditions, le temps n'est-il pas venu de substituer la sérénité à l'invective lorsqu'il s'agit d'Israël ?

Vous avez certainement noté au passage, mon cher Bardèche, que les deux personnages que je nommais sont juifs ; et qu'ils appuyaient leur action sur des groupes composés en majorité de juifs. Mais que représentent exactement ces groupes, par rapport à l'ensemble des Juifs de France ? Vous savez comme moi combien il est facile à un petit nombre d'individus de se poser en porte-parole d'une communauté toute entière. En lisant le huitième cahier des *Amis de Robert Brasillach,* je constate que l'une des plus fortes protestations contre les manifestations du Théâtre des Arts, est signée de Berl ; et qu'André Maurois a, lui aussi, protesté (1). Berl et Maurois me paraissent des personnalités au moins aussi dignes d'intérêt que Daniel Mayer ou Vanikoff. Ne gonflez pas l'importance de ces derniers, en leur prêtant une représentativité qu'ils ne possèdent pas.

---

(1) Et n'oubliez pas non plus l'admirable article de Dominique Antoine dans **Paris-Presse**.

Il y a sans doute, mon cher Bardèche, dans votre polémique antisémite, comme un sentiment de fidélité envers des disparus qui furent de grands écrivains, de grands journalistes français. Je ne crois pas, cependant, que la fidélité la plus profonde nous fasse un devoir de maintenir des idées ou des sentiments que les disparus n'auraient peut-être plus, s'ils étaient encore parmi nous. Bernanos a été fidèle jusqu'à ses derniers jours à la mémoire d'Edouard Drumont ; il n'a pas cru devoir poursuivre les polémiques antijuives de Drumont pour autant, et je pense qu'il a eu raison. A l'inverse, Maurras tenait exactement sur les juifs, en 1950, les mêmes propos qu'en 1900 ; mais c'était en vertu du même entêtement qu'il continuait aussi à préconiser la politique de séparation des Allemagnes, malgré la domination soviétique en Europe centrale. Je considère, comme vous, Maurras comme un grand homme, mais on ne peut pas dire que son entêtement ajoute à sa grandeur.

Je sais, mon cher Bardèche, que l'humanitarisme vous agace; que vous le soupçonnez — non sans raison d'ailleurs — d'être souvent le masque de l'hypocrisie. Je sais tout ce que vous pouvez penser de cette littérature prosémite qui fleurit depuis la guerre, et dont les auteurs montraient beaucoup moins de zèle lorsque les juifs étaient traqués. Il n'empêche que le problème juif ne peut pas être sérieusement examiné si l'on ne tient pas compte de ce qui s'est passé entre 1942 et 1945. Et ce n'est pas seulement du point de vue de la morale qu'il convient d'en tenir compte, mais aussi, du point de vue du réalisme politique. Nul ne peut nier que la persécution contre les Juifs n'ait été l'une des pires fautes politiques de Hitler. Car au moment où le national-socialisme s'installa au pouvoir, il y avait un certain nombre de juifs allemands qui approuvaient sa politique sur certains points, et le firent savoir. En les rejetant de la communauté nationale, Hitler forgeait lui-même cette hostilité générale des Juifs contre son régime qu'il dénonça ensuite. On voit mal comment des Juifs auraient pu ne pas devenir les ennemis irréductibles d'un régime qui les excluait non pas au nom de leurs activités ou de leurs opinions, mais au nom de leur qualité même de juifs ! Certains Allemands pensent sans doute que si Hitler avait gagné la guerre, on parlerait moins de cette question. Mais Staline a gagné la guerre, et Kroutchev s'est quand même senti obligé de dénoncer une partie des crimes commis par lui. Il vient toujours un moment où l'on s'aperçoit que certains excès monstrueux étaient *aussi* une erreur politique.

C'est pourquoi je souhaiterais pour ma part, mon cher Bardèche, vous voir renoncer à certaines formes de polémique qui n'ont d'autre résultat que de donner au public une fausse image de vous-même. Nous qui connaissons à la fois votre œuvre et votre personnalité, nous savons que vous êtes le contraire d'un fanatique ou d'un persécuteur. Mais celui qui, ne vous con-

naissant pas, tombe par hasard sur tel article de vous, peut fort bien s'y tromper. Ignorez-vous que nous vivons des temps durs, où les facilités de pensée et d'expression d'il y a vingt ans, ne peuvent plus passer ?

Reste, me direz-vous, le fond du problème : pourquoi ceux qui n'aiment pas les juifs devraient-ils s'abstenir de le dire, alors que ceux qui n'aiment pas les Allemands, les catholiques, les protestants, ont toute latitude pour faire connaître leurs sentiments ? Je vous dirai alors qu'il faut distinguer entre les attaques qui concernent un esprit ou une politique, et les attaques qui concernent les personnes. Ainsi, Simone Weil a-t-elle porté les plus fortes accusations contre l'esprit juif : il est cependant impossible, en la lisant, de conclure à une volonté de persécution de sa part. Encore une fois, je sais que cette volonté de persécution n'existe pas chez vous : à ceux qui diraient le contraire, il me suffirait de recommander la lecture de *Suzanne et le taudis*. Mais vous ne pouvez pas ne pas faire que la persécution des Juifs n'ait eu lieu dans des temps récents, et que le lecteur contemporain ne soit naturellement porté à discerner l'attaque contre les personnes, là ou il n'y a sans doute qu'une attaque contre un esprit. Je ne limite pas d'ailleurs aux juifs l'observation que je viens de faire. Il me semble qu'après les événements que nous avons vécus, toute attaque qui paraît inviter à la haine contre une collectivité quelconque est à proscrire. C'est ce que sentent confusément bien des gens, même s'ils restent théoriquement fidèles à telle ou telle hostilité farouche qu'ils ont pu nourrir en un temps assez proche. Je suis frappé, par exemple, de voir que, malgré la propagande obsessionnelle dont la France a été abreuvée après la guerre, le ressentiment anti-allemand est beaucoup plus faible qu'après 1918. Compiègne où j'habite va être bientôt jumelée avec une ville bavaroise ; un tel événement eût été impensable entre les deux guerres ; et pourtant Compiègne a été, entre 1942 et 1945, le centre où l'occupant rassemblait les condamnés à la déportation. Je cite cet exemple, on pourrait en citer beaucoup d'autres. On entend dire, dans les trains français : les Allemands, et non plus : les Boches. C'est un signe important.

Les haines idéologiques ou confessionnelles sont sans doute plus difficiles à apaiser que les haines nationales. Pourtant, là aussi, l'évolution est sensible. Il y a encore, dans les milieux « laïcs », quelques personnages pour parler des congrégations comme on en parlait en 1905 : mais ces personnages sont jugés ridicules par les jeunes générations. Même M. Albert Bayet, organisant la campagne contre les subventions à l'école libre, prend bien soin d'affirmer son grand respect pour les croyances d'autrui. Certes, les hostilités fondamentales, de part et d'autre, n'ont pas changé ; il y a toujours des Français « laïcs » et des Français « cléricaux » opposés dans une lutte sévère :

mais le *ton* qu'ils emploient les uns et les autres pour s'attaquer n'est plus le même. Et cela vaut mieux.

Mon aversion pour les anciennes façons de la polémique ne me conduit pas, mon cher Bardèche, à nier les problèmes. Je ne crois pas à l'utilité des embrassades publiques, et les « meetings » du *Réarmement Moral* où d'anciens adversaires se confondent en excuses mutuelles ne me paraissent pas mettre un terme aux difficultés du monde. Mon propos n'est donc pas de vous convertir à cet universalisme pour lequel les nations, les races, les classes sociales n'existent pratiquement pas. Tout cela existe. Le judaisme existe. Et il faut en parler, comme du reste. Mais il faut le faire, me semble-t-il, avec la rigueur et le sérieux qu'exige l'atmosphère de notre temps. Le judaisme aux Etats-Unis, en Europe, dans le monde soviétique, l'Etat d'Israël, les relations entre le judaisme et les autres confessions, voilà certes des questions sur lesquelles tout n'a pas été dit, dont il est légitime de parler encore. Mais ce ne sont ni Drumont, ni Maurras qui doivent nous guider dans ce domaine : c'est notre volonté d'y voir un peu plus clair, après le bouleversement mondial des quarante dernières années.

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me proposer de collaborer à cette revue dont vous aviez décidé la transformation, vous m'avez précisé, mon cher Bardèche, que vous teniez essentiellement à l'entière liberté d'expression de chacun. J'y tiens non moins que vous. Je ne pourrais pas collaborer à une revue qui m'imposerait un cadre doctrinal rigide. Mais s'il convient de rejeter tout dogmatisme, il faut aussi, pour qu'une revue ait un sens, que ceux qui y collaborent soient unis, disons, par une même disposition d'esprit, et par une même volonté. Le rôle de *Défense de l'Occident* doit être, à mon avis, d'entreprendre la révision des anciennes positions dites « nationales » ou « de droite ». Ce besoin, cette nécessité d'une révision des anciennes positions — réactionnaires ou révolutionnaires — est très fortement ressenti par les jeunes générations. Si je ne me trompe, c'est à elles que cette revue prétend s'adresser. Ne les décevons pas. Au sein des états-majors politiques, on se méfie de toute révision, parce qu'on craint de « faire le jeu » de l'adversaire. Lorsqu'on s'exprime en dehors de toute préoccupation tactique, électorale ou syndicale, on peut se dispenser de semblables craintes. Essayons donc de « faire le jeu » de la recherche du vrai : c'est un jeu ardu, je le sais bien, mais si j'étais tenté par les autres, je n'écrirais pas ce que j'écris.

Paul SÉRANT.

L'Afrique du Sud devant le problème racial

Si jamais temps furent ceux de l'hypocrisie et du mensonge ce sont bien ceux que nous vivons.

Dans ce monde de valeurs inversées qu'est la Démocratie universelle, ce sont les vertus cardinales dont l'O.N.U. célèbre le culte dans son Temple de verre de Manhattan.

Bien avant que les événements du Congo nous eussent offert le réconfortant spectacle de leur triomphe absolu et incontesté, on voyait leurs zélateurs se presser au pied de leurs autels pour flétrir le Mal et exalter le Bien.

Le Mal étant incarné successivement ou simultanément par le Fascisme, le Racisme et le Colonialisme, avatars hideux de l'Obscurantisme, le Bien arborait naturellement les visages radieux de la Liberté, de la Fraternité des hommes et de l'émancipation des peuples opprimés.

Ce sont, comme on a pu le voir, les visages que M. Ho Chi Minh offrit aux catholiques du Tonkin, ceux que M. Krouchtchev montra aux insurgés de Budapest, ceux que l'on voit a M. Lumumba lorsqu'il parle de M. Tschombé, et ceux que revêt Sa Majesté Chérifienne lorsqu'elle s'adresse à ses très chers frères de la République islamique de Mauritanie.

Mais le Racisme vaut l'incarnation suprême du Mal, et pour tout dire le péché sans rémission, peu de pays depuis dix ans ont été plus fréquemment et avec plus de violence dénoncés à la réprobation de la conscience universelle, et condamnés avec plus de vigueur par le Tribunal des Peuples, que l'Union Sud-Africaine depuis qu'elle a remis ses destinées entre les mains des nationalistes Afrikanders.

Chaque année depuis dix ans, la politique, connue sous le nom d'APARTHEID, appliquée par le gouvernement de Prétoria pour donner une solution juste et durable au redoutable

problème racial Sud-Africain est rituellement condamnée à l'O.N.U. par des pays dont certains tolèrent l'esclavage et dont d'autres l'ont érigé en système de gouvernement.

Quant à la Presse occidentale, elle est quasi unanime à dénoncer l'APARTHEID comme une politique raciste et inhumaine. Passant complètement sous silence les données historiques, démographiques et économiques du problème racial sud-africain, elle nie ainsi implicitement l'existence même de ce problème. Cachant délibérément les véritables objectifs de la politique d'APARTHEID, les principes sur lesquels elle se fonde et les résultats positifs qu'elle a déjà acquis, elle n'en décrit insidieusement que les aspects purement segrégationnistes. Elle peut ainsi mensongèrement la présenter comme l'expression de l'orgueil racial des Blancs et de leur volonté de maintenir indéfiniment les Noirs dans leur condition de race humiliée et opprimée.

De sanglants incidents sont-ils provoqués par des mouvements extrémistes dirigés par les anciens chefs du Parti communiste Sud-Africain, elle y voit une conséquence de la politique d'APARTHEID et en grossit démesurément l'importance.

Naturellement tout cela est contraire à la vérité ; mais quels journaux aujourd'hui se soucient d'informer objectivement leurs lecteurs sans parti-pris idéologique ou sans goût malsain du sensationnel ? « Nous ne voulons pas des nouvelles. Nous voulons des incidents » demandait récemment un grand quotidien anglais à son Correspondant en Rhodésie, tandis qu'un journal canadien demandait à son envoyé spécial en Afrique du Sud « du sang et des tripes ».

Les trois études que nous publions dans ce numéro et que l'on trouvera ci-après, ont donc essentiellement pour objet d'essayer d'exposer, aussi honnêtement et précisément que possible, avec les moyens d'information dont nous disposons, le problème racial Sud-Africain et la solution que l'on tente actuellement de lui donner. Elles n'ont pas la prétention de constituer une étude exhaustive mais seulement celle, plus modeste, d'essayer de dire la vérité sur une question défigurée par le mensonge et par l'hypocrisie.

Le texte du Dr Malan que nous avons reproduit est celui d'une lettre qu'il adressait en 1954 à un Pasteur américain, le Révérend Piersma de l'Eglise chrétienne réformée d'Oakdale Park à Grand Rapids (Michigan). La haute élévation de pensée dont elle témoigne constitue certainement la réponse la plus convaincante aux calomnies dont la politique dont il fut l'initiateur est encore l'objet.

J. P.

J.-M. AIMOT

L'exemple Sud-Africain

S'il reste encore, dans un siècle, des historiens européens ou de légitime descendance européenne, pour écrire et commenter l'histoire de la seconde après-guerre du XXe siècle, qui, soit dit en passant, semble bien achevée sans avoir été suivie d'une période d'entre-deux guerres, s'il est prudent d'admettre que nous sommes désormais engagés dans une nouvelle avant-guerre, le fait capital qui retiendra leur attention sera certainement le phénomène de démission collective des représentants de la civilisation blanche qui en moins de trois lustres aura conduit à l'éviction de ces représentants de la plupart de leurs positions dans le monde. Toutefois, si de tels historiens existent, c'est que la crise vitale aura été heureusement surmontée grâce à l'obstination héroïque et lucide, à l'esprit non conformiste de quelques centaines de milliers d'hommes blancs aux deux extrémités de l'Afrique.

Le combat pour l'Algérie Française n'étant qu'une variante tactique de celui que les descendants d'Européens mènent, dans les provinces du Sud du grand continent, pour le maintien de la civilisation blanche, créée par leurs pères, il y a un peu plus de trois siècles.

Les réalités algériennes et sud-africaines sont aujourd'hui les deux éléments essentiels où l'espoir de notre survie puisse s'accrocher solidement. Et les uns comme les autres doivent triompher malgré l'abandon des mères-Patries d'Europe. Ce qui est clair pour l'Algérie n'est pas moins évident pour l'Union Sud-Africaine qui ne doit compter que sur l'obstination de ses chefs de famille. Il est vrai que la majorité d'entr'eux descen-

dent de ces Hollandais qui ont gardé cette forte devise royale et sans jactance : « Je maintiendrai ».

Mais avant de dénombrer les raisons d'espérer que l'Afrique du Sud apporte à toute l'espèce et d'en souligner l'importance, il faut, si succinctement que ce soit, évoquer et préciser le phénomène de démission collective qu'elle a dû d'abord surmonter.

On a beaucoup glosé sur le réveil des peuples de couleur et l'esprit de Bandoueng et glosé de telle sorte que les peuples d'Europe ne sont pas loin de plaider coupables. Et pourtant ? N'est-il pas effarant que lorsque un orateur, plus ou moins bronzé, de la réunion afro-asiatique de l'Insulinde eut lancé sa pompeuse image accusatrice du « grand navire de la civilisation s'éloignant des Iles sans avoir voulu y faire escale », personne n'ait songé à lui rétorquer que si les hommes bronzés de l'Archipel avaient, au cours de l'Histoire, envoyé leurs navigateurs jusqu'au Zuydersee et, d'aventure, fondé Amsterdam, l'événement n'aurait certainement pas été ignoré des historiens.

On saurait de même si les Woloffs du Sénégal avaient créé les ports de Lisbonne et de Dieppe et les Hottentots des comptoirs aux Pays-Bas.

Ceci ne retire rien d'ailleurs aux bâtisseurs des Palais de Java et de Bali, ni aux mérites des artistes primitifs, auteurs des peintures rupestres attribuées aux Boshimans ou à leurs prédécesseurs plus ou moins lointains. Et il est fort possible qu'une étude comparée des peintures rupestres de Dordogne, du Sahel et de l'Afrique du Sud permette de souligner de singulières identités qui ne laissent pas de rendre plus frappantes les différences constatées dans les développements ultérieurs des peuples.

Mais le fait capital et à coup sûr le plus dangereux pour l'ensemble du monde blanc, c'est ce phénomène d'inhibition qui semble l'avoir frappé depuis quinze ans.

L'accélération du rythme de l'histoire, de l'histoire biologique de l'humanité au premier chef, est pourtant l'événement de très loin le plus important de notre âge et il est clair que l'existence même des quelques centaines de millions de blancs groupés pour la plupart sur le petit promontoire de l'Asie, peut être mis en cause

par les grandes marées humaines de l'Asie et de l'Afrique.

Il est bien possible que des commentateurs, mieux intentionnés que bien informés, aient tiré hier des conclusions sommaires de « l'Essai sur l'inégalité des races humaines », mais cette inégalité n'en demeure pas moins un fait. Qu'il y ait, selon l'optique chrétienne traditionnelle, différence de vocation providentielle ou simple jeu de l'évolution selon le matérialisme agnostique, ne change pratiquement pas grand'chose au problème posé par la prolifération des hommes de couleur devant la permanence à peu près statique des hommes blancs.

L'Histoire de l'Afrique du Sud a précisément permis, au milieu du XXe siècle d' apporter une réponse pratique, humaine et que l'Européen devrait étudier avec soin, sans préjugé, pendant qu'il est encore temps.

Il est clair que si la Chine, par hypothèse, absorbait quelques millions de Blancs, les Français par exemple, la structure de l'énorme masse humaine ne s'en trouverait pas sensiblement modifiée et que par le simple jeu de la loi de Mendel, en quelques générations, seuls les ethnologues les plus savants retrouveraient trace, ici ou là, dans la descendance d'une population absorbée, des traits qui pourraient être imputés à quelque arrière grand'mère française d'un authentique petit Chinois, du Nord ou du Sud. Car la loi du nombre a des rigueurs inéluctables. Un peuple peut survivre aux pires massacres, il ne survit pas au métissage, puisqu'il est alors détruit dans son essence la plus mystérieuse encore aujourd'hui : les chromosomes et les gènes.

La civilisation chrétienne, jusqu'au siècle dernier, avait constitué une solide frontière, d'abord parce que l'humanité blanche se confondait avec la chrétienté et que le chrétien n'épousait pas le païen ou l'infidèle en général, selon la loi antique reçue d'Israël par l'Ancien Testament.

Si d'aventure il y avait ici ou là quelques transgressions, elles étaient épisodiques et si exceptionnelles qu'elles pouvaient devenir sujets de tragédies. En témoignent *Othello* et *Bérénice*.

Sous le couvert du respect de la personne humaine on s'est appliqué depuis quelques lustres, et singulièrement depuis les trois derniers, à renverser la barrière

qui seule peut permettre à l'homme blanc de poursuivre son existence dans un univers où il sera de plus en plus réduit à l'état de minorité menacée de toutes parts.

Non sans succès ; et c'est avec un réel effarement que nous avons feuilleté, il y a quelques mois, un magazine fort bien pensant « Panorama » qui menait une enquête abondamment illustrée de photos engageantes sur ce sujet d'actualité : « Que penseriez-vous de l'éventuel projet de mariage de votre fille avec un Noir ? »

Sans doute les réponses étaient-elles plutôt entortillées et visiblement aucun des enquêtés ne répondait qu'il serait ravi de voir sa fille partir vers un territoire Voltaïque. Mais tous, bien entendu, se défendaient du moindre « préjugé » racial, aucune objection de principes, certes, mais les différences de milieux pouvaient créer des « problèmes délicats » d'adaptation, une famille catholique de Passy et une famille non moins catholique de Bobodioulasso n'ayant pas les mêmes habitudes de vie, etc... Seuls les étudiants noirs interrogés avaient eu le bon sens de faire des objections de principe, donc des objections raciales !

Plus récemment encore, à la faveur des « fiançailles » a grand tapage d'une starlette suédoise et d'un artiste noir américain, un quotidien vespéral créé pour ce public que le succédané de *Paris-Soir* ne saurait satisfaire — quoique sa direction soit là même — posait la question et une seule réponse était nettement négative. Les autres exprimaient un embarras certain, mais se défendaient d'élever une objection de principe.

Or il se trouve qu'un peuple blanc au cours de notre siècle a dû répondre non pas théoriquement, mais dans la vie quotidienne pratique à la question complaisamment posée par le périodique catholique et le quotidien parisien, comme les Blancs des Etats du Sud avaient dû le faire, au siècle dernier, en Amérique.

∴

Il y a un peu plus de trois siècles que le Hollandais Jean Van Riebeeck fondait au Cap un comptoir, sur une terre alors occupée par les Hottentots, peuple aujourd'hui à peu près anéanti, non point par les Blancs, mais par les diverses tribus bantoues venues du Nord bien après l'installation hollandaise.

Les Européens du XVIIe siècle avaient alors leur franc parler et il ne leur venait pas à l'esprit de considérer les populations primitives qui les entouraient comme leurs égaux, quoique les convertis fussent admis à la table de communion.

Pourtant dès 1685, le Commissaire Général devait interdire le mariage des Hollandais avec les Noires, esclaves libérées. C'est l'inconvénient majeur du système des comptoirs et des difficultés qui résultent d'un peuplement insuffisant, plus exactement de ce que nous appelons aujourd'hui « une main-d'œuvre qualifiée ». Il est vrai que la main-d'œuvre pouvait alors se qualifier assez aisément et c'est ce qui amena les Blancs qui, peu à peu, remontaient vers le Nord et défrichaient les terres, à réquérir la main-d'œuvre indigène. Erreur initiale et lourde de conséquences que le Docteur G. D. Scholtz au Congrès des affaires raciales de 1958 devait dénoncer en ses termes :

> *Les hommes qui avaient été envoyés de Hollande comme ouvriers étaient, pour la plupart, des fainéants qui n'aimaient pas un travail régulier et qui, comme le prouve de nombreuses lettres étaient adonnés à la boisson. Ils firent blanchir les cheveux de plus d'un commandant du Cap.*
>
> *D'autre part, les premiers bourgeois libres (colons civils) avaient également besoin d'ouvriers.*
>
> *Ce fut alors que Van Riebeeck eut l'idée d'avoir recours à la main-d'œuvre indigène, créant par là-même un problème qui se prolongea jusqu'à nos jours, étant donné que les Blancs en Afrique du Sud ont fait reposer toute leur économie sur cette main-d'œuvre indigène. Pour arriver à ses fins, Van Riebeeck fit même venir des gens de couleur de l'Orient et d'ailleurs.*
>
> *Les avertissements ne manquèrent cependant pas, montrant que si l'emploi d'une main-d'œuvre non blanche pouvait procurer des avantages temporaires, il apporterait à sa suite de nombreux et sérieux problèmes. C'est ainsi que le Conseil des Indes écrivit à Van Riebeeck le 13 décembre 1658 :*

« A notre avis la colonie ne devrait être établie et développée que par des Européens et non pas des esclaves, vu que notre nation est de telle nature que lorsqu'elle dispose d'esclaves elle devient paresseuse et n'est plus à même de lever un doigt pour travailler. »

Et c'est ainsi que dès son établissement à l'extrémité méridionale de l'Afrique, le Blanc créa une mosaïque raciale spéciale qui, de nécessité et à la longue, souleva un problème aux dimensions les plus sérieuses.

La persistance d'une pratique religieuse fondée sur la lecture de la Bible, qui est bien la justification la plus péremptoire du racisme, si l'on entend « racisme » par volonté de conserver en les transmettant à sa descendance les caractéristiques d'un peuple lorsqu'il a pris conscience de son originalité, fut au siècle suivant la solide armature de la société blanche qui se développait, mais beaucoup moins vite que la population noire appelée à pratiquer les métiers que les Blancs refusaient, puisque des esclaves pouvaient les exercer.

Qu'il y eut une superbe assez ridicule dans le comportement de plébéiens européens qui, transplantés en Afrique du Sud, se voulaient immédiatement gentilshommes, le même Dr Scholtz en convient volontiers et même, peut-être un peu trop volontiers, car après tout, les faits sont les faits et toutes les civilisations se sont fondées sur l'esclavage, c'est-à-dire en dernière analyse sur le travail forcé de l'homme au bénéfice d'une communauté et toujours, aujourd'hui encore, sous tous les régimes, au plus grand bénéfice d'une minorité.

Il est vrai que le siècle « des lumières » allait mettre en œuvre de nouveaux facteurs. Rousseau était venu et le « bon sauvage » trouva de zélés défenseurs parmi les nouveaux missionnaires.

Et lorsqu'en 1806, les Anglais, à leur tour, s'installèrent au Cap, les oppositions entre les Blancs nouveaux venus et les Afrikanders se développèrent jusqu'à provoquer la scission et l'égalité des droits pour toutes les populations dans le territoire du Cap.

En vérité les Anglais, nouveaux venus, songeaient avant tout à s'assurer la suprématie sur les Afrikanders et l'auteur de cette Constitution écrivait fort explicitement en 1851 :

« Je suis de l'avis, pensant à nos races de couleur tout comme à nos immigrants anglais, lesquels arrivent journellement, que l'attachement à l'apparentage britannique et une grande latitude en ce qui concerne la main-d'œuvre et la possibilité de se déplacer, que ces choses seront très probablement assurées ou sanctionnées si nous fixons le privilège électoral à un point assez bas pour qu'il n'exclue que les vagabonds et les criminels. C'est profondément et délibérément convaincu de cette grande vérité que j'ai pris la responsabilité de proposer au conseil législatif que le cens électoral soit pour ainsi dire fictif, à savoir un fonds de terre ou une habitation de £ 25... »

Et le Dr Scholtz de remarquer au congrès de 1958 :

« Si l'on tient compte du fait que les habitants d'expression afrikaans représentaient alors la grande majorité de la population blanche de la Colonie du Cap, on ne saurait douter que la décision d'accorder le droit de vote aux personnes de couleur avait pour but d'éviter que le pouvoir politique ne tombe entre les mains des Afrikanders. L'élément nouveau, si délibérément introduit dans les relations interraciales en Afrique du Sud, devait causer des dissensions sans fin dans les années qui suivirent.

Ce fut l'introduction de cet élément qui poussa le Gouverneur du Cap, Sir George Grey, à déclarer dans son discours d'ouverture au Parlement, en 1865, *que les personnes de couleur devaient devenir « une part de nous-mêmes, avec une foi commune et des intérêts communs, qu'ils devaient devenir d'utiles serviteurs, des consommateurs de nos biens, des contribuables du revenu de l'Etat, en résumé une source de force et de richesse pour la colonie, comme la Providence les avait désignés à l'être. »*

Il en demeura ainsi au Cap jusqu'à la fin du XXe siècle. Il est vrai que des voix s'élevèrent parfois pour critiquer la politique pour-

suivie, et qu'une ou deux fois l'on rehaussa légèrement le cens électoral, mais tout cela demeurait insignifiant.

Déjà en 1866, un journal afrikaans publia ce qui suit : « Le suffrage universel est considéré par toute personne qui pense, comme impossible en Angleterre ; comment se fait-il alors que le Parlement britannique coopère à la submersion de loyaux sujets de Sa Majesté au Cap de Bonne-Espérance, par des hordes de Malais, de Hottentots et de Cafres — submersion de ce qu'eux (les Blancs) estiment être leur droit inné et héréditaire de se gouverner par eux-mêmes ?... Vu qu'ils (les Non-Blancs) ne sont que de dociles instruments entre les mains de riches et ambitieux aspirants au pouvoir politique, et qu'ils sont dirigés conformément à la volonté de ces gens, nos élections ne sont plus qu'une farce et notre gouvernement représentatif un piège et rien de plus. »

Ces rivalités blanches devaient se poursuivre, hélas ! jusqu'à la guerre des Boers et ne prendre fin qu'à la date du 31 mai 1910, lorsque les anciennes Républiques d'Afrikanders du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange fondèrent avec les anciennes colonies britanniques du Cap et du Natal, l'Union Sud-Africaine.

∴

Mais la situation n'était plus au XXe siècle ce qu'elle était au cours des précédents. Et les conséquences de la première guerre mondiale, en excluant l'Allemagne des responsabilités africaines, allaient faire peser des charges encore plus lourdes sur les représentants de la civilisation blanche. Imbriqués dans l'Union ou l'entourant, des territoires noirs sont venus grossir la pointe Sud du continent africain, limitée au Nord et à l'Ouest par l'ex-Congo belge et l'Angola portugais.

Entre temps, comme partout où l'homme blanc est passé, la démographie indigène avait fait un énorme bond en avant et la conclusion que certains Noirs évolués en tiraient, dès 1919, s'exprimait ainsi par cette déclaration dépourvue de toute ambiguité d'un orateur, au cours d'un meeting à Johannesburg : « Si nous étions

organisés nous paralyserions le Blanc en 24 heures. Le pays mourrait sans nous ». (1). Que la mort du pays entraîne aussi la sienne ne lui semble pas une objection valable.

Un homme pourtant avait, et depuis longtemps, mesuré la grandeur du péril, le général HERTZOG, qui écrivait en 1911 :

> « *Depuis* 1903 *déjà je me suis fait l'apôtre de la ségrégation, la considérant comme la seule solution permanente de la question. Pour moi il est absolument évident qu'à moins qu'on adopte cette politique très prochainement, les conditions indispensables à sa réalisation s'évanouiront.*
>
> « *C'est avec un sentiment qui tient de l'horreur que je songe à l'avenir tant que cette question n'est pas résolue. Nos enfants et leur postérité sentiront de plus en plus le poids mort d'une civilisation inférieure les entraînant à son propre niveau, à moins qu'ils n'abandonnent le pays et émigrent ailleurs ou à moins qu'ils ne supportent d'être complètement extirpés eux-mêmes.* »

« A moins qu'ils ne supportent d'être complètement extirpés eux-mêmes » c'est-à-dire à moins qu'ils *ne fondent dans la masse noire.*

Il fallut attendre l'arrivée au pouvoir du Docteur MALAN — un descendant de Provençal — après la seconde guerre mondiale, alors que le rapport numérique des peuples vivant en Afrique du Sud était de l'ordre de 2.803.000 Blancs contre 10.587.000 hommes de couleurs dont 1.200.000 métis, pour que la solution de salut fut adoptée in-extremis avec *la mise en place de « l'Apartheid » qui ne se fonde nullement sur la supériorité d'une race sur l'autre, mais sur la nécessité de garantir, sans plus, les conditions de vie de la minorité blanche.*

Et cet Apartheid est si peu une politique « raciste » au sens péjoratif du terme qu'elle donne aux diverses communautés bantoues toutes les possibilités que les Blancs entendent conserver dans les leurs, dans le domaine de la culture comme dans celui de l'économie.

---

(1) Cité par le Docteur Schlotz.

∴

Quiconque a vu d'une terrasse de Brazzaville, à l'heure du crépuscule équatorial, s'allumer au delà du grand fleuve, les lumières de Léopoldville, ne peut qu'éprouver un serrement de cœur au spectacle que nous apporte le démantèlement systématique de l'Empire fondé par Stanley et l'aveuglement des Européens d'Europe.

C'est pourquoi il convient de saluer l'obstination lucide du Docteur WERWOERD et des communautés blanches, afrikanders, anglaise, sans oublier la française, nullement négligeable, qui, jour après jour, sans se laisser décourager par l'incompréhension, poursuivent courageusement la tâche si bien définie par le Docteur Malan :

> « *C'est dans le Sud de l'Afrique et particulièrement dans l'Union que l'homme blanc s'est établi de façon permanente. Il y a un droit d'existence qui vaut celui de n'importe quelle nation sur n'importe quel autre continent. Mais c'est un droit qui est constamment contesté, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur de l'Afrique. Le monde doit réaliser que les hommes blancs ont des intérêts permanents et légitimes en Afrique. L'Union de l'Afrique du Sud tient à la sauvegarde et au développement de ces intérêts non moins qu'à ceux des autres habitants.* »

Et comment ne pas associer à cet hommage gonflé d'espoir, nos compatriotes de l'Afrique du Nord qui, eux aussi, affirment envers et contre tous, leur droit de vivre et de mourir sur la terre où ils sont nés ?

J. M. AIMOT.

D.-F. MALAN

Qu'est-ce que « l'apartheid » ?

Cher Monsieur,

Ce m'a été un vrai réfoncort que de recevoir une lettre telle que la vôtre datée du 15 Décembre, me demandant un exposé sur la politique d'Apartheid, si discutée et si mal comprise, du gouvernement Sud-africain. Une telle demande est presque incroyable dans un monde imparfait qui revendique pourtant le droit de juger autrui selon des critères absolus, sans connaissance préable des circonstances qui ont, au cours des siècles, contribué à la création de problèmes particuliers.

Il faut considérer tout d'abord que l'Apartheid, c'est à dire la séparation, ou la ségrégation ou la différenciaion — quel que soit le nom que l'on donne à la politique raciale traditionnelle de l'Afrique du Sud — fait partie de la tradition sud-africaine depuis le premier établissement hollandais au Cap en 1652 et qu'elle est encore approuvée par la grande majorité des Sud-africains de race blanche des principaux partis politiques.

La conscience de race profondément enracinée des Sud-africains de race blanche — phénomène qui dépasse l'entendement des personnes non informées — provient de la différence fondamentale entre les deux groupes humains, blancs et noirs.

La différence de couleur n'est que la manifestation

purement physique du contraste entre deux modes de vie inconciliables, entre la barbarie et la civilisation, entre le paganisme et le christianisme et finalement entre une supériorité numérique écrasante d'une part et une valeur numérique insignifiante de l'autre.

Il en était ainsi au début et il en est encore ainsi dans les grandes lignes. Les différences raciales sont aussi prononcées de nos jours qu'elles l'étaient il y a trois cents ans. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'instinct de conservation soit si profondément inhérent au Sud-Africain de race blanche : il a conservé son identité pendant des années. Il n'est pas disposé à l'abdiquer maintenant.

Dès le début les colons européens furent très inférieurs en nombre ; il ne fait aucun doute que s'ils avaient succombé à la tentation de l'assimilation, ils eussent été submergés par le paganisme noir de l'Afrique d'une façon aussi radicale que s'ils avaient été physiquement annihilés.

De toute nécessité ils devaient s'armer et se protéger contre cette menace sans cesse grandissante et comment pouvaient-ils mieux y parvenir qu'en se couvrant d'une armure impénétrable, l'armure de la pureté raciale et de la préservation de leur intégrité ? Ainsi que Lord Balfur le déclara en une occasion célèbre : « En Afrique du Sud une race blanche s'est établie sur le continent noir, chose qui ne s'était jamais produite auparavant dans l'histoire de l'espèce humaine ». Il aurait pu ajouter qu'il n'y a pas non plus d'équivalent dans l'Histoire de la politique raciale sud-africaine repoussant à la fois l'extermination, le métissage et l'assimilation, fondée sur un christianisme missionnaire ainsi que sur la conservation et le respect de l'identité raciale.

Telle est donc la base de l'Apartheid ; mais il existe un autre aspect, plus positif de cette politique.

L'Apartheid qui est essentiellement une politique posi-

tive et non répressive, telle qu'elle est appliquée à notre époque éclairée, est basée sur ce que les Sud-Africains croient être leur vocation divine : convertir les païens au christianisme sans détruire leur identité ethnique.

Et puisque vous vous êtes adressé à moi en premier lieu en tant que chrétien et homme d'église, permettez-moi de résumer et de soumettre comme je viens de le faire à votre attention le point de vue de l'Eglise Réformée hollandaise avec laquelle les autres églises sud-africaines sont fondamentalement d'accord.

Passant maintenant des fondements historiques et spirituels de l'Apartheid à son application politique journalière telle qu'elle est pratiquée par l'actuel gouvernement sud-africain, qu'il me soit permis de rappeler que le gouvernement est l'art du possible. Il serait par conséquent déraisonnable de critiquer la politique d'apartheid dans l'abstrait sans tenir compte des faits et des situations tels qu'ils existent actuellement et tels qu'on les a laissés se développer au cours des siècles. Je tiens également à insister sur le fait que ne tenir compte que des droits des noirs serait aussi immoral que de n'avoir de considération que pour les droits des blancs.

Je dois en outre vous demander de bien vouloir admettre que les Sud-Africains ne sont pas une nation de réactionnaires intrigants animés par des motifs vils et inhumains, ni un peuple de sots, inconscients de la gravité de leur problème vital.. Ils sont au contraire des êtres humains normaux. Ils forment une petite nation aux prises avec l'un des problèmes les plus difficiles qui soient. Des millions de noirs à l'état de semi-barbarie attendent d'eux de l'assistance, de la justice et des modes de vie chrétiens. Une expérience d'une portée incalculable est tentée chez nous ; non pas une expérience entachée d'effusion de sang et de volonté de destruction ou animée par le désir d'assimilation, mais une expérience inspirée

par la croyance en une différenciation naturelle des races et par l'acceptation des droits et responsabilités humains fondamentaux.

Les droits et responsabilités humains ne peuvent, cependant, être exercés que par des êtres humains capables d'apprécier leur signification et c'est ici que mon gouvernement se trouvant en présence d'une population noire encore primitive doit faire face à son principal problème éducatif.

Afin que vous puissiez juger du sérieux avec lequel nous abordons ce problème, permettez-moi de vous donner quelques aperçus des progrès réalisés depuis que le Parti nationaliste a été porté au pouvoir il y a un peu plus de cinq ans.

Depuis 1948, le gouvernement a accru ses dépenses pour l'éducation des noirs de 3 665 600 £ à environ 8 190 000 £ pour l'année fiscale 1953-54. Actuellement près de 800 000 enfants bantous bénéficient de l'enseignement gratuit, tandis que bien d'autres suivent les cours des écoles techniques et industrielles et qu'un nombre toujours croissant d'entre eux sont formés dans les Universités, les hôpitaux et les centres de formation, aux profession de médecin, infirmière, employé, démonstrateur, artisan et spécialiste du bâtiment.

Au total, près de 104 000 000 £ sont dépensés annuellement pour l'éducation des noirs en Afrique du Sud ; les contribuables sud-africains blancs fournissent la part du lion sur cette somme.

On a calculé que chaque contribuable blanc dans notre pays pourvoit aux frais des services sociaux essentiels : enseignement, santé, logement, etc... de quatre noirs.

En effet, en dehors de l'enseignement bien des choses sont accomplies pour le développement matériel des Bantous dans leur propres territoires lesquels sont, dans la plupart des cas, situés sur les meilleures terres arables

de notre pays relativement pauvre. C'est ainsi qu'une somme de 500 000 £ a été inscrite au budget de l'année dernière pour des travaux de mise en valeur de ces territoires, où plus de 200 000 arpents de terre ont déjà été soustraits à l'action dévastatrice de l'érosion à laquelle ils avaient été soumis par suite de l'ignorance des populations noires. Plus de 1 000 barrages de retenue y ont été construits, plus de 2 000 puits creusés, plus de 12 500 km de voies ont été construits pour enrayer l'érosion et plus de 16 000 km de routes édifiées. Sur tous ces territoires des projets d'irrigation sont mis à exécution et l'on ne néglige aucun effort, y compris l'amélioration du cheptel bovin au moyen de reproducteurs sélectionnés, pour enseigner à ces peuplades primitives les rudiments d'une exploitation agricole saine.

Dans le domaine de l'assistance sociale, un projet encore plus ambitieux a été entrepris. Des pensions d'invalidité et de vieillesse sont octroyés aux Bantous dans les mêmes conditions qu'aux blancs, quelque 2 000 000 £ ont été répartis parmi les Bantous au titre des pensions de vieillesse au cours de l'année écoulée, tandis que bien des administrations publiques s'efforçaient de satisfaire aux nombreux besoins des Bantous découlant des infirmités dont nombre d'entre eux sont atteints.

Le logement de la population bantoue est un des problèmes les plus urgents et les plus complexes auxquels les différentes autorités du pays aient eu à faire face en présence d'un soudain et considérable développement industriel. Mon gouvernement a utilisé jusqu'à l'extrême ses ressources limitées afin de parer à la situation urgente créée dans ce domaine du fait d'une production industrielle quadruplée depuis la guerre. De cette façon 18 500 000 £ ont été accordés sous forme de prêts pour le logement des Bantous depuis 1945 et 40 000 maisons à loyer déficitaire ont été construites pour les travailleurs bantous depuis 1935.

Les « coloured » (métis) au nombre de plus d'un million dans notre pays, constituent également une énorme responsabilité pour le gouvernement ainsi qu'une saignée constante pour le Trésor du pays, lequel est alimenté presqu'entièrement par les contributions des blancs. Un « coloured » peut exercer tout commerce ou profession qu'il désire. Nous avons des « coloured » avocats, médecins, instituteurs, commerçants, journalistes, artisans, etc... De même la majeure partie de notre législation industrielle ne fait aucune distinction de couleur. Les travailleurs de toutes races bénéficient de la même protection de notre législation du travail. Les commissions techniques de salaires ne peuvent aux termes de la loi faire aucune discrimination pour des motifs de race lorsqu'elles déterminent les salaires.

En outre les noirs sud-africains ont libre accès à tous les services publics de santé. Ces services ont largement contribué à améliorer leur état de santé général. Dans tous les centres importants, des cliniques bien équipées, auxquelles sont attachés des médecins et des infirmières hautement qualifiés leur prodiguent tous les soins nécessaires. En outre ils jouissent normalement du bénéfice de l'hospitalisation gratuite.

Les allégations selon lesquelles les noirs ne jouissent pas des droits politiques sont fausses. Dans les zones urbaines des conseils consultatifs dont les membres sont élus par les habitants des zones résidentielles urbaines réservées aux noirs, sont leurs interprètes adéquats, tandis que des autorités tribales sont maintenant créées aux termes de la loi sur les autorités bantoues, dans les zones rurales.

Par ces canaux les Bantous ont la possibilité de prendre une part active à l'administration de leurs propres affaires et, au fur et à mesure de leur développement, de nouvelles responsabilités et des devoirs nouveaux, de même que des privilèges leur seront conférés jus-

qu'au moment où ils auront fait la preuve de leur compétence a s'administrer eux-mêmes.

Des conseils locaux, régionaux et généraux sont fermement établis danns le Transkei et le Ciskei. Ces conseils jouent un rôle prépondérant dans l'administration des territoires indigènes en même temps qu'ils donnent aux Bantous une ample possibilité d'autonomie administrative. En outre les Bantous sont représentés aux deux chambres par des représentants blancs élus par eux et ayant des charges bien déterminées (1). Contrairement à une croyance très répandue à l'étranger les blancs et les Bantous se sont fixés en Afrique du Sud à peu près à la même époque, les premiers ayant émigré d'Europe, les seconds fuyant la terreur des guerres d'extermination d'Afrique Centrale.

Il y a seulement cinquante ans que l'Afrique du Sud jusqu'alors pays pauvre, a dépassé, grâce à la découverte de ses vastes ressources minérales, son stade pastoral. Un demi-siècle de développement intense a permis l'élévation des Bantous, eux aussi, bien au dessus du niveau atteint par les noirs dans n'importe quel autre pays d'Afrique. Le résultat a d'ailleurs été une migration illégale et sur une grande échelle, des populations noires des territoires situés au nord de nos frontières vers l'Afrique du Sud, avec une aggravation sans cesse croissante de nos problèmes indigènes.

Faut-il donc s'étonner qu'en dépit des efforts des autorités centrales et locales pour réaliser l'élévation de la population noire, une tâche immense soit encore devant elle ? Le récent développement industriel de nos villes, sans précédent et sans équivalent ailleurs, a fait peser une charge trop lourde sur nos conseils municipaux, avec pour résultat de déplorables conditions de logement dans les faubourgs. Allant de pair avec le problème du

(1) Cette représentation a été supprimée par une loi votée en 1959.

logement, le problème de l'éducation des non blancs, dont un pourcentage plus élevé que n'importe où en Afrique, et ainsi que dans la plupart des pays asiatiques y compris l'Inde et le Pakistan, bénéficient de l'enseignement gratuit, est devenu un véritable fardeau pour le contribuable blanc.

Théoriquement le but de la politique d'apartheid pourrait être complètement atteint par la division du pays en deux Etats, l'un groupant tous les blancs, l'autre les Bantous. Dans les limites d'un avenir prévisible ceci ne serait toutefois pas une politique pratique.

Quant à savoir si finalement nous atteindrons le moment où une division de ce genre, disons sur une base fédérative, sera possible, l'avenir seul nous l'apprendra.

En tous cas la complète réalisation de la politique d'évolution raciale séparée prendra de très nombreuses années. Disons si vous le voulez que c'est une expérience ; et l'on peut dire que c'est une expérience qui n'en est encore qu'à son stade initial. Bien des aspects du problème sont encore loin d'être clairs et il serait déraisonnable, même si la chose était possible, d'établir des plans définitifs cinquante ans à l'avance. Sous plus d'un aspect, des progrès ne pourront être réalisés qu'au prix d'expériences et d'erreurs. Si dans ce processus nous commettion des erreurs, je vous demande à vous et à vos compatriotes de ne pas juger de nos efforts par nos échecs occasionnels, ni de nous faire reproche de ce que vous pouvez être tenté, de si loin, de juger comme étant un manquement à l'Esprit du Christ.

Daniel-François MALAN.

Jacques POILLOT

Données fondamentales et développement actuel de la politique d'apartheid

Les données fondamentales de la politique d'*Apartheid* peuvent, sans schématisation excessive, être résumées comme suit :

1°) *L'Union Sud-Africaine est une mosaïque de races et de civilisations.*

Quatre groupes raciaux peuplent actuellement l'Union Sud-Africaine.

Ce sont par ordre d'importance numérique :

— *Les Noirs,* Bantous pour la plupart, mais divisés en groupes ethniques, séparés par des différences aussi grandes que celles qui séparent les nations européennes, et dont les principaux sont les Xhosas, des Zoulous, les Sothos du Nord et du Sud, les Tswana, les Tsonga et les Swazi ;

— *Les Blancs* à leur tour divisés en Afrikanders d'origine hollandaise, allemande et française et en Britanniques d'origine anglaise ou écossaise ;

— *Les Métis du Cap* issus d'unions entre Européens et esclaves Malais de la côte orientale, Hottentots et Bantous :

— *Les Asiatiques* en majorité Indous.

A cette variété des races correspond une égale variété des civilisations et des cultures, fruit de cette rencontre de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie qui fait l'originalité saisissante de l'Afrique du Sud, et qui s'exprime en une multitude de langues et de religions, qui ne sont pas sans évoquer l'anecdote biblique de la Tour de Babel.

Babel des dialectes bantous tout d'abord, ce qui n'est pas pour surprendre dans cette Afrique dont un rapport publié par l'UNESCO en 1956 nous apprenait qu'avec seulement un dixième de la population mondiale, elle possède un quart des langues parlées dans le monde, c'est-à-dire une langue pour 300.000 hommes en moyenne.

Divisions linguistiques des Blancs ensuite. Plus de la moitié d'entre eux parlent l'Afrikaans, les autres l'Anglais. L'Afrikaans dérivé du Néerlandais, mais enrichi au cours des siècles de mots empruntés aux langues indigènes ainsi qu'aux autres langues européennes introduites sur le continent : allemand, français et anglais, est devenu une langue d'une authentique originalité et peut prétendre au rang de langue littéraire. Pour mieux préserver leur identité, les Afrikanders se sont toujours efforcés de protéger leur langue, du danger, croissant au cours du 19e siècle, de l'anglicisation.

Parlé par les descendants des *Voortiekkers*, l'Afrikaans est aussi la langue des Métis du Cap qui adhèrent à l'Islam alors que les Boers, dans leur majorité, se réclament du strict calvinisme de l'Eglise Réformée Hollandaise ; l'Afrikaans est ainsi, et ce n'est pas là la moindre de ces rencontres surprenantes dont est riche l'Afrique du Sud, la langue commune dans laquelle les Afrikanders lisent la Bible et dans laquelle les Métis du Cap récitent le Coran, un Coran toutefois écrit en caractères arabes !

Babel encore des quatre langues qui se partagent les Indous, dernière arrivée des races qui peuplent l'Afrique du Sud, puisque leur installation dans le Natal ne remonte pas au-delà de 1860.

Mosaïque de races et de cultures, l'Union Sud-Africaine est aussi une mosaïque de religions.

Près de la moitié des Bantous s'adonnent encore à la sorcellerie, au culte des esprits ancestraux et autres fétichismes dont l'Afrique est depuis toujours la terre d'élection.

On compte cinq millions de Noirs convertis au Christianisme dont la moitié adhèrent aux différentes confessions qui divisent elles-mêmes les Blancs : Eglises Méthodiste, Anglicane, Catholique, Luthérienne et Réformée hollandaise ; l'autre moitié s'éparpille en plus de 2.000 églises et sectes n'ayant parfois que des liens très lâches avec le Christianisme traditionnel ; par réaction, il faut le souligner, contre l'attitude de nombreux missionnaires protestants, méthodistes et anglicans pour la plupart hostiles aux coutumes et traditions Bantoues.

C'est d'ailleurs parmi ces missionnaires que se rencontrent souvent certains des adversaires les plus déterminés de la po-

litique d'*Apartheid*, que soutient au contraire l'Eglise Réformée hollandaise qsui, dans son effort missionnaire, s'efforce d'adapter en les respectant, les coutumes et la sensibilité bantoues aux exigences spirituelles du Christianisme, et qui est la plus africanisée des Eglises Chrétiennes.

Quant aux Indous, ils se partagent entre l'Hindouisme, le Boudhisme et l'Islam.

2°) *Les races et les civilisations de l'Afrique du Sud sont, du point de vue de leur évolution, séparées par des distances séculaires pour ne pas dire millénaires.*

Reflets d'Univers mentaux aussi différents que les trois continents dont elles sont originaires, l'Afrique, l'Europe et l'Asie, les civilisations qu'il s'agit de faire coexister pacifiquement en Afrique du Sud, sont, en outre, à des degrés de développement si éloignés les uns des autres que l'on peut dire, sans exagérer, que *l'Afrique du Sud vit actuellement à la fois à l'âge de pierre et à l'âge atomique.*

A l'âge de pierre appartiennent, en effet, les *Boshimans* du désert du Kalahari avec leurs arcs et leurs flèches empoisonnées, avec aussi leurs magnifiques peintures rupestres dont s'inspirent les plus modernes des artistes Afrikanders, et à l'âge atomique la communauté blanche anglo-boère avec ses savants atomistes et ses laboratoires de recherches nucléaires.

A la société industrielle la plus évoluée appartiennent Johannesburg avec ses gratte-ciel et son million d'habitants, sa gare ultra-moderne et ses studios de télévision, ainsi que les villes minières du Rand, à la société pastorale la plus primitive les villages bantous des tribus Xhosas ou Swazi.

D'un côté un monde qui commence à peine à se libérer de l'ignorance, de la peur et de la barbarie du sacrifice rituel ; de l'autre, une société à la fois traditionnelle dans ses croyances et dans ses mœurs et à la pointe du progrès par ses techniques, véritable microcosme de l'Occident Européen ; à mi-chemin, venue de l'Inde profonde, chassée par les famines, la communauté Indienne du Natal vouée au négoce... et à l'agitation politique, véritable prophète depuis l'époque oubliée où Gandhi n'était encore qu'un obscur agitateur de Durban, de la conjuration afro-asiatique de Bandœng.

3°) *Découvreurs et créateurs de l'Afrique du Sud, c'est-à-dire de la région la plus évoluée et la plus riche d'Afrique, les Blancs ne constituent qu'une minorité menacée en face des peuples de couleur.*

Actuellement maîtres d'un pays *dont ils ont totalement fait ce qu'il est aujourd'hui*, c'est-à-dire un pays qui peut, grâce à ses richesses minières jouer un rôle d'importance mondiale

et qui avec son équipement économique et intellectuel est le plus moderne d'Afrique, les Blancs sont pourtant menacés dans leur légitime et bénéfique prédominance par leur faiblesse numérique.

En effet, sur 14 millions et demi d'habitants que compte aujourd'hui l'Union Sud-Africaine, 3 seulement sont de race blanche dont 1.600.000 Afrikanders et 1.400.000 Britanniques. Les Bantous sont 9 millions et demi, les Métis du Cap 1 million et demi et les Indous 500.00.

4°) *Plus de la moitié des Bantous vivent dans les régions de peuplement européen.*

Si les Métis du Cap de langue Afrikaans et de culture occidentale, et les Indous à peu près entièrement localisés dans l'Etat du Natal ne posent pas actuellement pour l'Union Sud-Africaine de problème racial aigu, en revanche la présence dans les zones rurales et urbaines européennes de plus de la moitié des populations bantoues, a posé et continue à poser le grave problème que la politique d'Aparthied s'est justement proposée de résoudre.

Heureusement, tous les Bantous n'ont pas encore été attirés par les salaires industriels... et par la hideur accablante des faubourgs nègres des grandes villes du Rand ; 40 % d'entre eux continuent à vivre dans les régions de peuplement exclusivement noir de l'Est de la Province du Cap et du Nord du Transvaal, régions les plus arrosées de l'Union et où par conséquent une agriculture riche et variée peut être développée.

C'est en partant de ce fait et de la possibilité de faire vivre sur ces territoires d'une surface égale à 15 % de celle de l'Union, moyennant l'exécution d'un programme de restauration, de conservation et d'irrigation des sols, une population égale en nombre à la totalité de la population noire actuelle, que les promoteurs de la politique d'Apartheid espèrent résoudre le problème racial Sud-Africain.

Telles étant les données de ce passionnant problème humain, *problème entier à la fois religieux, moral, intellectuel et économique dont il n'existe aucun équivalent dans le reste du monde,* comment le gouvernement Sud-Africain s'efforce-t-il de le résoudre, selon quels principes et par quels moyens, c'est ce qu'on va voir en examinant le développement actuel de la politique d'Apartheid.

On a vu dans les articles qui précèdent que l'*Apartheid* a pour but d'assurer *l'évolution séparée* des Blancs et des Noirs pour assurer par là-même leur coexistence pacifique, en écartant la menace de destruction que l'implacable loi du nombre fait peser sur la minorité blanche.

Cette *évolution séparée* ne se confond pas avec la *ségrégation* pure et simple telle que l'ont pratiquée et la pratiquent encore de nombreux Etats aux U.S.A. et telle que la pratiquent les Sud-Africains blancs eux-mêmes dans les régions où ils sont installés, bien que, comme la ségrégation, elle repose sur le refus du mélange des races. En effet la ségrégation traduit une attitude purement *négative* alors que l'*Apartheid* veut être une politique *positive*.

L'évolution séparée ne signifie pas que les Blancs abandonnent les peuples de race noire à leur misère et à leur ignorance, elle signifie, comme le disait le Pasteur Malan, que dans le respect des différences raciales reconnues comme valeurs spirituelles et morales, les Blancs veulent aider les Noirs à évoluer vers l'Indépendance et la Liberté, en les aidant à devenir des nations dans le plein épanouissement de leur « négritude », en les aidant aussi à rattraper leur retard millénaire dans le domaine des techniques.

Deux lois, votées par le Parlement de l'Union, ont défini les buts et les moyens de cette politique.

La première loi votée en 1951 a créé les *autorités bantoues*, organisation administrative à trois étages à base ethnique dont on parlera dans un instant ; la seconde votée en 1959 a défini les conditions dans lesquelles ces autorités évolueront vers l'autonomie totale, pour aboutir comme le déclarait expressément à Londres, le 10 mai dernier, M. Eric Louw, ministre des Affaires Etrangères de l'Union, à la naissance d'Etats Bantous indépendants unis aux Etats actuels de l'Union dans un Commonwealth Sud-Africain.

La loi de 1951 sur les *autorités bantoues* crée trois sortes d'autorités ou organes administratifs bantous :

A la base les autorités tribales, au milieu les autorités régionales, au sommet les autorités territoriales.

Il s'agit donc d'un système en forme de pyramide, fondé sur les structures traditionnelles et le respect des coutumes des ethnies bantoues et dont, il faut insister sur ce point capital, la mise en place s'accomplit *de bas en haut*, au fur et à mesure des progrès accomplis par les Bantous avec l'aide des Blancs sur la voie de leur autonomie.

Ainsi veut-on éviter, comme le faisait très justement remarquer M. Louw, la tendance au despotisme et la création de dictatures virtuelles, remarque dont l'évolution politique des anciennes colonies françaises et belges confirme amplement la justesse.

Aristocratique à la base puisque les pouvoirs conférés à l'*Autorité tribale* sont exercés par le Chef de la Tribu ou de

l'une des tribus qu'elle est chargée d'administrer, entouré d'un Conseil qui lui donne cependant un caractère représentatif, démocratique au sommet puisque les *autorités régionales* et *territoriales* ont une base élective, tel est le système des *autorités bantoues*.

Des *autorités territoriales* doivent être établies au fur et à mesure des progrès accomplis par les Bantous, pour chacun des groupes ethniques bantous : Xhosas, Zoulous, Sothos du Nord, Sothos du Sud, Tswanas, Vendas, Tsongas et Swazis. Leurs pouvoirs législatifs, administratifs et judiciaires s'exerceront sur les territoires traditionnellement occupés par ces groupes. C'est le cas de l'autorité territoriale du Transkei, premier territoire organisé du futur Bantoustan, dont la Présidence a été solennellement remise le 26 mai 1959 à Umtata au Chef Suprême Botha Sigcau, en présence de M. de Wet Nel, ministre pour l'Administration et le progrès des Bantous.

Le Transkei qui est situé à l'Est de la Province du Cap, groupe des Bantous appartenant au groupe ethnique des Xhosas. L'autorité territoriale du Transkei exerce sa juridiction et son contrôle sur 126 autorités tribales et 9 autorités régionales.

Il est toutefois des groupes ethniques tels les Sotos et les Zoulous qu'il ne sera pas possible de placer sous l'administration d'une autorité ayant une base territoriale, en raison de leur dispersion. Les autorités sous lesquelles ils seront placés auront dans ce cas une base purement ethnique, mais elles auront les mêmes pouvoirs que les autorités territoriales.

On peut craindre qu'à l'expérience les autorités ethniques bantoues n'apportent pas, en raison de la dispersion des zones sur lesquelles s'exerceront leurs pouvoirs, une solution aussi satisfaisante que les autorités territoriales au problème de l'*Apartheid*.

Un regroupement des ethnies bantoues dispersées eût certainement été préférable, mais sans doute le gouvernement Sud-Africain a-t-il été sur ce point, comme pour l'ensemble de sa politique raciale, inspiré avant tout par le souci de respecter absolument les droits des Bantous et leur attachement aux terres sur lesquelles ils sont fixés depuis le 18e siècle.

Or, si l'on excepte les Xhosas, la plus nombreuse des ethnies bantoues, les Vendas et les Swazis, toutes les autres ethnies (Zoulous, Sothos du Nord et du Sud, Tswanas et Tsongas) sont dispersées et seront par conséquent placées sous la juridiction d'Autorités ethniques sans base territoriale homogène.

En outre, la création des Autorités bantoues, territoriales ou ethniques ne résout que très partiellement le problème.

En effet, 60 % des populations bantoues vivent actuellement en dehors des territoires sur lesquels s'exercera leur juridiction. Or, il ne peut être question pour des raisons économiques évidentes, comme le reconnaissait le Dr Malan dans sa lettre au Révérend Piersma, de les rapatrier dans ces territoires en donnant ainsi un caractère total à la partition à laquelle devrait logiquement aboutir la politique d'*Apartheid*.

Les Blancs d'Afrique du Sud se trouvent donc en face d'une situation analogue à celle de l'Algérie, situation qui rend si délicate et d'une efficacité si douteuse pour la sauvegarde des droits des Algériens de souche européenne et africaine qui opteraient pour la France, la solution du partage.

La loi de 1959 sur le développement de l'autonomie politique des Bantous, qui accorde aux Conseils territoriaux des pouvoirs législatifs étendus, ainsi que le droit de lever des impôts et d'entreprendre des travaux publics, a essayé de résoudre cette difficulté d'une façon dont seul l'avenir dira si elle est efficace et durable.

Cette loi, en effet, stipule que les Bantous travaillant dans les zones européennes, et les plus nombreux sont les mineurs du Rand, seront désormais rattachés politiquement et administrativement aux Conseils territoriaux créés pour les différentes ethnies auxquelles ils appartiennent.

Les Conseils territoriaux auront le droit pour défendre les intérêts de leurs ressortissants de nommer des représentants dans les villes où ceux-ci sont installés.

Ceci implique naturellement, comme le précise le Livre Blanc publié en même temps que la loi, la suppression de la représentation politique des Bantous dans les organismes législatifs européens, représentation qui était d'ailleurs jusqu'à présent assurée par des Blancs. Ceci implique également en contre-partie, l'absence de tous droits politiques pour les Blancs qui continueront provisoirement à vivre dans les territoires administrés par les Bantous, et qui d'ailleurs n'ont pas le droit d'y posséder de terres, leur activité devant exclusivement se limiter au commerce et à l'industrie jusqu'à ce que les Noirs soient en mesure de les remplacer.

La loi de 1959 précise également les tâches dévolues aux autorités territoriales en matière d'Etat civil, d'Agriculture, de Santé publique et d'Education. Elle prévoit le remplacement progressif des administrateurs Blancs par des fonctionnaires Noirs et la mise en place graduelle d'une Justice bantoue.

Toute cette évolution demandera du temps et les responsables bantous du futur Bantoustan devront pendant de longues années encore être guidés et conseillés. Ce sera la tâche des

Résidents généraux que le Ministère pour le Progrès des Bantous nommera auprès des autorités bantoues.

En tous cas il ne faudrait pas croire qu'il n'y a là qu'un appareil législatif destiné à tromper l'opinion mondiale en masquant la réalité d'un racisme oppressif. Le développement actuel de la politique d'*Apartheid* coûte très cher aux Blancs d'Afrique du Sud et comme l'écrivait Raymond Cartier dans un article qui a déchiré le voile d'hypocrisie derrière lequel se dissimulent de plus en plus mal nos racistes honteux de la Lica : « Si les Afrikanders n'y croient pas comme on les en accuse, ils paient comme s'ils y croyaient ».

On aura une idée de l'effort considérable accompli par le gouvernement de Pretoria en faveur des Bantous, dans ce domaine de l'Education où nos professionnels de l'anticolonialisme se plaisent tant à mettre en accusation les Blancs, par les chiffres suivants qui sont suffisamment éloquents pour qu'il soit inutile de rien leur ajouter :

En 1959, 1.400.000 enfants bantous étaient scolarisés, soit 80 % de la population âgée de 7 à 20 ans. En 1948, lorsque Malan et les « racistes » du parti nationaliste accédèrent au pouvoir, il y en avait un peu plus de 500.000 ; 6.336 écoles primaires sont ouvertes avec 25.000 instituteurs noirs ; 50 écoles techniques, industrielles, commerciales et agricoles, deux universités, celle de Fort Hare et celle du Nord, et l'Ecole de Médecine de Durban accueillent plus de 2.000 étudiants bantous.

Et cet effort, c'est ce qu'il faut souligner, s'accomplit dans le respect scrupuleux et la culture des traditions bantoues. sans rechercher une illusoire assimilation au nom d'un prétendu universalisme de la culture européenne.

Ce n'est pas aux enfants bantous qu'on apprend : « nos ancêtres les Gaulois... ».

Mais les « racistes » d'Afrique du Sud font mieux, dans ce domaine, que conserver un pittoresque folklore : ils font tout pour favoriser la naissance d'une véritable culture bantoue, et tout d'abord ils ont donné une langue écrite aux Bantous en codifiant les règles de syntaxe et de grammaire des quatre principaux langages : le Zoulou, le Sotho, le Tswana et le Xhosa.

On voit qu'on est loin des accusations extravagantes portées lors d'un récent « Congrès africain de la Culture », contre les Blancs coupables d'avoir « volé » leur civilisation aux peuples africains.

Pour faire justice, en ce qui concerne l'Afrique du Sud, de

pareilles folies, écoutons — et ce sera notre conclusion — deux Bantous nous dire ce qu'ils pensent de la passionnante expérience que constitue la politique d'*Apartheid* :

Cyprien Behkuzulu, chef suprême des Zoulous : « *Grâce à cette politique, nous pouvons, comme nation, retrouver notre ancien respect de nous-mêmes et l'orgueil de notre vie nationale.* »

Et le chef Poto à la séance inaugurale du Conseil territorial du Transkei : « *Le Gouvernement a réveillé la fierté de notre race ; nous croyons que nous sommes reconnus en tant que peuple.* »

Jacques POILLOT.

Pierre HOFSTETTER.

LES RESPONSABILITÉS AMÉRICAINES en Afrique

Evoquant le 12 juillet dernier, les dramatiques événements du Congo, à Beaufort West, en Union sud-africaine, le ministre des Affaires étrangères Eric Louw a déclaré : « Les désordres du Congo, et l'instabilité qui règne dans les nouveaux Etats indépendants d'Afrique, sont le résultat d'une indépendance trop hâtivement accordée. Mais cette dernière est elle-même le résultat d'une campagne menée contre le « colonialisme » pendant plusieurs années par l'O.N.U. L'U.R.S.S., certes, a ouvertement prodigué ses encouragements, mais il est clair aussi qu'un encouragement considérable est venu des influents et puissants Etats-Unis ».

Pretoria, qui subit depuis pas mal de temps les attaques concentrées des idéologues mondialistes du palais de verre de l'East River, sait de quoi il retourne. L'intervention parfaitement déplacée de M. Christian Hèrter dans les affaires de l'Union, à la suite des incidents de Langa et de Sharpeville, il y a quelques mois, a confirmé Pretoria dans son sentiment que les U.S.A. poursuivent en Afrique, une politique absolument opposée aux intérêts de l'Europe. L'affaire congolaise n'en est qu'une nouvelle preuve. Au Conseil dit de sécurité de l'O.N.U., M. Henry Cabot Lodge n'a-t-il pas voté, sans la moindre réticence, avec le délégué soviétique contre la Belgique ? N'avait-il pas, en 1956 déjà, dans l'affaire de Suez, voté à trois reprises, avec l'U.R.S.S. contre la France et la Grande-Bretagne ? Et sans davantage de réticence, bien

que ce fut l'époque aussi de la hideuse répression rouge en Hongrie ?

M. Cabot Lodge, internationaliste notoire, dont l'anti-communisme occasionnel devant l'Assemblée des Nations dites Unies est purement verbal et de façade, est, on le sait, le candidat à la vice-présidence choisi par M. Nixon, le 27 juillet à Chicago. Ceci signifie simplement qu'en cas de victoire républicaine à l'élection présidentielle du 8 novembre, Washington persistera dans sa politique anti-européenne en Afrique. Richard Nixon lui-même, en effet, est un avocat et un partisan d'une telle politique. Membre aux Etats-Unis de la « *National Association for the Advancement of Coloured People* », organisme de gauche créé par des juifs il y a un demi-siècle pour promouvoir par les moyens les plus divers l'égalité des nègres américains, Nixon s'est affirmé comme un ami de « la jeune Afrique qui se libère ».

En mars 1957, le vice-président assista aux cérémonies marquant la naissance du Ghana et il se montra d'ailleurs, à Accra, d'une familiarité de particulièrement mauvais goût, félicitant ostensiblement Kwame Nkrumah, qui se proclamait déjà un « marxiste chrétien », et qui, en 1951, quand il fut relâché par les Britaniques pressés par Washington, marcha sept fois, les pieds nus, dans le sang d'un mouton sacrifié, pour, aux yeux de ses ouailles, se laver de l'affront subi par le fait d'avoir été enfermé dans une « sale prison coloniale ». La visite du second d'Eisenhower au Ghana avait été précédée par une série d'autres à Rabat, Monrovia, Entebbe, Addis-Abeba, Khartoum, Tobrouk, Tripoli et Tunis. M. Nixon, alors déjà, avait bien changé : l'anti-communiste courageux qui avait fait condamner Alger Hiss était devenu un agent des intérêts impérialistes des groupes occultes des U. S. A. Le 21 mai 1959, dans le « *New-York Mirror* », Victor Riesel révélait que le vice-président venait de s'entretenir avec Victor Reuther, frère de de Walter, le redoutable leader syndicaliste lié aux Rockfeller, et que, ayant fait l'éloge du jeune Tom Mboya, l'agitateur du Kenya, il loua le travail entrepris par l'A.F.L.-C.I.O. dans la « formation » de leaders syndicalistes dans les anciennes colonies européennes d'Asie et d'Afrique.

C'est Tom Mboya également que M. John Kennedy, sénateur du Massachussets et candidat démocrate à la

présidence, vient de recevoir dans sa résidence de Cap Cod. Kennedy, qui a dit en mai 1957 devant le Congrès ce qu'il pensait de la France en Algérie, et qui est un partisan aussi aveugle que résolu du « nationalisme africain », recevait Mboya le même jour où une dépêche publiée par le « *World-Telegram* » de New-York, nous apprenait que les Mau-Mau venaient de commetre de nouvelles atrocités au Kenya, pareilles à celles qui « illustrèrent » leur sauvage soulèvement de 1952. Mais est-ce si étonnant ? Les viols de religieuses au Congo « décolonisé » n'ont pas empêché de tirer dix-neuf coups de canon en l'honneur de l'arrivée, à Washington, de Patrice Lumumba, ancien postier révoqué pour détournements.

∴

Nixon et Kennedy sont tous les deux anticolonialistes et favorables à une Afrique complètement affranchie de la tutelle blanche européenne. Comme quoi le chef socialiste américain Norman Thomas a raison de déclarer : « Nixon et Kennedy, c'est pile ou face, mais c'est la même pièce de monnaie ». De même, Eisenhower n'est que le successeur spirituel de Truman et de Roosevelt. Commentant dans le « *Journal-American* » la convention républicaine de Chicago, Bob Considine a fort justement observé : « Le parti républicain a perdu son dernier leader national quand Robert A. Taft fut battu par le général Eisenhower il y a huit ans. Le candidat élu n'avait jamais été membre d'aucun parti. Il monta en flèche sous deux démocrates, Franklin Roosevelt et George Marshall. A Potsdam, en 1945, le président Truman assura naturellement qu'Eisenhower était un démocrate et il lui offrit de le soutenir en 1948 s'il ambitionnait de devenir candidat démocrate à la présidence. Ike refusa. L'administration républicaine d'Eisenhower n'en devint pas moins une extension du « *Fair Deal* » de Harry Truman, lequel « *Fair Deal* » n'était que la continuation du « *New Deal* » de Roosevelt. Et cette administration a été dans certains domaines plus progressiste que les deux autres ».

Depuis Wilson, l'Amérique est anticolonialiste et c'est elle qui soutint, bien avant Nehru, l'indépendance de l'Inde. Le mouvement de Gandhi n'aurait jamais atteint ses objectifs sans les dollars de Wall street. Or, l'aban-

don britannique de l'empire des Indes sonna le glas des domaines coloniaux de l'Europe. Les Hollandais furent chassés de leurs possessions extrême-orientales par l'Amérique, avec l'aide momentanée de l'Angleterre. Au Japon, les U. S. A. firent pendre Tojo, mais un de ses comparses asiatiques, Soekarno, devint dictateur de l'Indonésie nouvellement créée avec la bénédiction des banquiers de New-York et du département d'Etat. L'Indochine fut partagée entre l'Amérique et le bloc soviétique, comme l'avaient été l'Allemagne, la Corée et un temps l'Autriche. L'Asie liquidée, on passa à l'Afrique, qui est aujourd'hui, après sept ans et demi de régime Eisenhower, en état de décomposition avancé. Ce n'est pas pour rien, évidemment, que le bureau des affaires africaines du département d'Etat, créé à la suite du voyage de Nixon en 1957, est dirigé par un démocrate rooseveltien d'extrême gauche, James K. Penfield, qui fit précédemment partie de la clique qui détermina la catastrophe politique à l'égard de Tchang-Kai-Chek.

Vers 1944, ainsi que le rappelait le correspondant londonien du « *New-York Post* », Dorothy Schiff, lorsque le gouvernement américain était truffé de Hiss, d'Owen Lattimore, d'Henry Wallace, d'Harry Dexter Weiss et autres agents soviétiques, Franklin Roosevelt parlait gaiement de lancer un projet de « trusteeship » de l'ON.U. qui serait nourri des plus beaux morceaux des empires britaniques et français. Vers 1946, il y eut aussi un temps où, dans l'entourage de Truman, on envisageait avec la Russie soviétique une coalition basée sur un « ticket » anticolonialiste· 1944, c'était l'époque où Churchill déclarait à Roosevelt qu'il n'avait pas été nommé Premier ministre de Sa Majesté pour présider à la liquidation de l'empire britannique. Cet empire ne fut pas moins liquidé, grâce aux efforts conjugués des U.S.A., de l'U.R.S.S. et de l'O.N.U. — mais sans « trusteeship de cette dernière. Et quant au « ticket » anticolonialiste rêvé par l'entourage de Truman, il s'est réalisé sans tapage inutile : des armes américaines n'ont-elles pas servi à Soekarno pour maîtriser les rebelles anticommunistes de Sumatra ? Les terroristes du F.L.N. ne sont-ils pas soutenus aussi bien par New-York que par Moscou ? L'invasion franco-britannique de l'Egypte ne fut-elle pas bloquée tant par les pressions américaines que par le chantage soviétique ? Des troupes de l'O.N.U.,

organisation largement subventionnée par Washington, n'ont-elles pas été transportées au Congo dans des « Ilyouchine » soviétiques ?

Que l'Amérique, ancienne colonie de George III qui ne se « libéra » qu'à la suite d'une longue guerre d'indépendance, soit par principe opposée au vieux colonialisme de l'Europe, se comprend. Dans l'opinion américaine, l'émotion et le sentimentalisme l'emportent souvent sur le sens du réalisme, stimulant de faux espoirs et préparant le terrain à d'amères désillusions. L'ancien ambassadeur à Moscou, George F. Kennan, le rappelait fort bien à l'occasion du quarantième aniversaire de la première révolution russe de mars 1917. Jusque-là, l'Amérique hésitait sérieusement à entrer en guerre aux côtés des Alliés et à se ranger dans un camp où se trouvait le tsar, « aux principes si étrangers des nôtres ». Mais l'abdication de Nicolas II et les tragiques événements qui l'accompagnèrent, plutôt que d'effrayer l'Amérique, l'encouragèrent à sortir de son isolement, et le 6 avril 1917, demandant au Congrès l'ouverture des hostilités contre le Kaiser, Woodrow Wilson saluait en termes dithyrambiques la fin des Romanoff et le succès des révolutionnaires : « Maintenant, notait Kennan, on pouvait, semblait-il, avec bonne conscience, parler d'une guerre pour la démocratie ». En Amérique, c'est le même réflexe qui joue : le moindre roitelet africain est un héros pour l'Amérique, la moindre colonie qui devient « indépendante » est une bonne démocratie. Et c'est ainsi que les anthropophages du Ghana, les sauvages de Guinée et les marchands d'esclaves d'Ethiopie reçoivent la préférence sur les colons et les missionnaires européens. Dans l'esprit d'un Américain moyen, abusé par une propagande frénétique, en Afrique le blanc est forcément un oppresseur et le nègre inévitablement une victime.

***

Cette propagande mensongère et extrêmement nocive est alimentée aux Etats-Unis par de grands organes tels que le « *New-York Times* », le « *Washington Post* », le « *St. Louis Post-Dispatch* », le « *Baltimore Sun* », le « *Christian Science Monitor* » et le « *New-York Post* ». Les commentaires et les éditoriaux du « *Times* », porte-parole intelligent et remarquablement habile des inter-

nationalistes, contribuent singulièrement à créer un courant d'opiuion favorable aux agitateurs africains. Ses campagnes contre l'Union sud-africaine sont caractéristiques. Ses éloges de Tom Mboya, de Nkrumah, de Sekou Touré, de Patrice Lumumba et d'Albert Luthuli le sont également.

Non moins nocive est la propagande diffusée par l'« *American Committee on Africa* », qui a son siège à Manhattan. Cette organisation, qui a réuni près de cinquante mille dollars pour « aider » les accusés des procès de trahison en Union sud-africaine, est animée par des personnalités telles que l'écrivain John Gunther, le musicien Oscar Hammerstein, Will Maslow, Alex Meiklejohn, membre du parti communiste, l'acteur Sidney Poitier, Eleanor Roosevelt; l'épouse de Chester Bowles, qui est un des conseillers de Kennedy, le sénateur Humphrey, le député Machrowicz, l'écrivain Arthur Schlesinger, auteur des discours électoraux de Stevenson et membre du « brain trust » de Kennedy et diverses autres. De nombreux agitateurs africains, Tom Mboya, Hastings Banda, Julius Nyerere, Kenneth Kauda — que le magazine « *Life* », également anticolonialiste, photographia au pied de la statue d'Abraham Lincoln, à Washington — furent les invités du comité. Il est intéressant de noter que l'« *American Committee on Africa* » a ses bureaux dans un bloc de maisons qui appartient aux Rockfeller.

Les intérêts réels de l'Amérique sont évidemment économiques, voire impérialistes, et la propagande des grands quotidiens et du comité précités sert uniquement à les masquer. Les immenses richesses de l'Afrique ne sauraient laisser les U.S.A. indifférents. Le pétrole du Sahara fascine la « *Standard Oil* » du groupe Rockfeller, mais l'uranium, le cobalt, le cuivre et l'étain du Congo ne sauraient être négligés. La main-mise des Israéliens, agissant pour le compte des Rothschild, sur certaines parties de l'Afrique, n'est-elle que l'effet d'un hasard ? Au Ghana, 40 % de la Compagnie nationale de construction sont détenus par la Fédération israélienne du travail; au Nigeria, les Israéliens tiennent les principales ressources de développement du pays; en Guinée les intérêts diamantaires israéliens ont formé un« partnership » pour l'exploitation des mines de diamants.

Cet impérialisme économique se double d'un objectif

politique à lointaine échéance : le gouvernement mondial. Pour y parvenir, toutes les dernières possessions européennes doivent disparaître. Le plan Rockfeller, publié par « *Newsweek* » le 25 juillet dernier, est à cet égard très clair. Ce plan consiste en trois points essentiels : acceptation d'associations permanentes entre les nations du monde libre; reconnaissance du caractère démodé de la Nation-Etat ; nécessité de grouper les nations (libres) en confédérations régionales. Ceux qui ont lu l'excellent livre de Pierre de Villemarest, « Le 14e Complot du 13 mai », relèveront aisément la nature synarchique, technocratique, de ce plan destiné à préparer le gouvernement mondial que dirigeront les Rothschild et les Rockfeller, par personnes interposées, et les Soviets. La désintégration de l'Afrique n'en est qu'une étape. L'expulsion des colons européens de ce continent une condition *sine qua non*. Demain, toutes les attaques se concentreront sur l'Union sud-africaine et la Rhodésie, derniers bastions européens, avec l'Algérie, en terre africaine.

PIERRE HOFSTETTER.

Pierre de VILLEMAREST

VERITES ET FAUX TEMOINS
sur le 24 janvier

« DE l'Histoire plus passionnante qu'un roman, plus dramatique, et *tellement drôle !* ». C'est sur cette présentation dont on appréciera la finesse, le tact et le bon goût que la librairie Arthème Fayard présente le livre : « Barricades et Colonels », qui porte en sous-titre : 24 janvier 1960 ».

Selon les auteurs, deux cents témoins ont été interrogés pendant six mois, et quarante personnalités ont revu ce texte et « l'ont discuté mot à mot » : Tout a donc été fait par eux « pour être les greffiers les plus honnêtes et les plus acharnés à transcrire et à vérifier des témoignages qui, comme toute chose humaine, restent soumis à discussion ».

Bien sûr. Mais tout est également question de témoins : de ceux que l'on choisit, des vérités qu'on sollicite, de l'orientation que consciemment ou non l'on tient à donner à un ouvrage. De ce côté, pas de contestations à craindre d'une certaine fraction élyséenne puisque, selon les auteurs : « La maîtrise du Premier Ministre... jointe à quelques dévouements a sauvé la République en ralliant autour d'elle l'immense majorité du pays, et en décourageant ainsi le développement de la rébellion ! »

Notons qu'il ne s'agit pas de celle des fellaghas, mais de celle, inadmissible, de Français qui veulent le rester. L'avant-propos du livre indique donc bien la pensée générale de ses auteurs : la démocratie, le régime, la civilisation, la coexistence, l'avenir de la planète, le bulletin de vote des « braves » fellaghas ont été sauvés par quelques-uns, que suit, paraît-il l'immense majorité du pays.

Je connais bien Merry Bromberger, et sa conscience professionnelle en matière de reportage, lorsqu'il fait cavalier seul. Il me pardonnera de regretter qu'il ait prêté sa signature à la transcription de témoignages et de documents dont les uns valent que ce livre soit lu, mais dont les autres sentent par trop le désir de s'aligner sur la version souhaitée et sollicitée en haut lieu. Comme dans tous les procès « historiques », les semaines et les mois ont passé plutôt pour permettre au pouvoir de se justifier que pour rechercher véritablement la vérité. Dans ce but on est allé rechercher des lois datant de 1834, et l'on a camouflé « le reste ».

Les circonstances, et peut-être l'habitude regrettable de préférer mon pays à un homme, m'ont assez mêlé aux protagonistes du 24 Janvier comme à ceux du 13 Mai (sur lequel je me réserve de publier des inédits, en temps opportun) pour me permettre de relever pas moins d'une cinquantaine de contre-vérités dans les 21 chapitres et 442 pages de « Barricades et Colonels ». Aussi m'est-il difficile d'en taire quelques-unes, laissant à mes amis de la Santé le soin de relever les autres, qui les concernent directement.

Pour en finir avec l'orientation de l'ouvrage, relevons cette réplique du Délégué général — pour lequel on sent toute l'admiration d'un Chauvel et d'un Serge Bromberger — à un chef d'unité qui, à l'occasion de l'inauguration d'une plaque à la mémoire d'un glorieux combat-

tant, disait « Reste à savoir ci ce héros est mort pour la France... »

— Tout officier qui meurt sous l'uniforme français, obéissant aux ordres des autorités, en tout lieu, en toute circonstance, meurt pour la France, rectifia avec force le représentant du gouvernement.

(A noter que les combattants « gaullistes », dont j'ai fait partie durant quatre ans n'obéissaient justement pas « aux ordres des autorités ». Mais il est vrai que de Gaulle ni les gaullistes de salon et du micro n'étaient à ce moment là au Pouvoir).

— On ne peut mourir pour un Bulletin de vote ! poursuit l'officier. Et M. Delouvrier d'ajouter, superbement démocratique : « Vous oubliez que, pendant un siècle, l'armée française s'est battue pour le droit des peuple à disposer d'eux-mêmes ! »

Fort bien. Nous ne proposons cependant pas qu'elle aille se battre pour les Katangais ou le droit de vote des illettrés de Bornéo. Il est vrai que M. Delouvrier et les siens accepteraient tout de suite une telle perspective puisqu'elle est dans le « sens de l'Histoire ». Tandis que se battre éventuellement pour le droit des Hongrois ou des Allemands de l'Est, ou des Polonais, ou des baltes... ne saurait être envisagé. Et se battre pour le droit des Français à disposer d'eux-mêmes, moins encore, surtout en Algérie, où il faut avant tout imposer à tout prix un bulleti nde vote à des Musulmans qui n'en veulent pas. Sauf les petits bourgeois et pharmaciens de papa qui fréquentent l'Elysée ou les guichets des Rothschild, Lazard, et autres gens imbus de traditions. On pourrait d'ailleurs faire remarquer à M. Delouvrier, ex-poulain de M. René Mayer, que les Alsaciens, en 1870-71, n'ont pas choisi la France pour un bulletin de vote, ni pour quelque mirifique Plan de Constantine...

Ceci ne nous écarte pas du livre. Car de Gaulle dit à Massu qui dès novembre 1959 s'inquiète des résultats directs de son discours du 16 septembre (les Musulmans se tournent les uns après les autres vers le F.L.N., en pensant que de Gaulle s'est de se fait « arrangé » avec lui) : « Mais non Massu, la situation n'est pas préoccupante. C'est une révolte comme en Kabylie, en 1870 ! Seulement, nous sommes en 1960 ».

« Seulement » de Gaulle est là, mais n'était pas là en 1870, sans quoi Sedan eut été une victoire ! En attendant nos prochains triomphes, les auteurs avouent que « le 16 septembre 1952, 18 mois après son retour au pouvoir, de Gaulle a mis fin au *malentendu*, sur lequel s'est instauré la Ve République, au *mythe* du 13 Mai ». C'est dire clairement qu'on a profité de l'équivoque pour se faire plébisciter, et cela fait, tourner le dos aux raisons profondes de ce plébiscite. MM. les greffiers sont maladroits dans leur zèle, au service d'un gaullisme bien plus profitable, certes, que pendant la guerre ! Leur ouvrage, en trois ou quatre passages, confirme en montrant l'attitude du chef de l'Etat et en rapportant ses dialogues, les portraits de lui qui lui font horreur et sont signés Henri de Kérillis ou Fabre-Luce (varions les références). Il y avait eu le « je vous ai compris » (donc, sous-entendu, je vais faire l'inverse), et les médiocres expédients pour écarter Salan. Il y a cette fois, plus que jamais, la « ruse » célébrée par de Gaulle dans l'un de ses ouvrages, sa méthode la plus chère, la mieux au point après trente ans d'exercices ! Ainsi le dialogue avec le maréchal Juin durant lequel de Gaulle qui a pris la tête dans ses mains « d'un ton complètement changé, d'où toute violence a disparu, mais infiniment triste » déclare soudain à son vieux camarade venu lui expliquer certaines choses d'Algérie qu'il connaît bien puisqu'il en est originaire : « Le drame, c'est que nous ayons l'un et l'autre l'âge que nous avons. Nous n'avons

plus de prise sur les événements. Je suis un vieil homme ! Je vais bientôt mourir. D'ailleur depuis la mort de Pierre... »

Tout y est pour attendrir l'interlocuteur, y compris la mort de Pierre de Gaulle. On sait cependant combien Charles de Gaulle trouvait « léger » son frère, et plus gênant qu'utile à sa carrière (ceux qui ont travaillé rue de Solférino aux années 52-54 ne me contrediront pas, sauf s'ils vivent actuellement du Régime...). Alors, tandis que Juin est bouleversé, subitement de Gaulle, aussi rapidement qu'il avait changé de ton la première fois, se redresse, retrouve sa voix souveraine pour déclarer : « Quoi qu'il en soit, je ne peux pas céder ».

Les Généraux et Colonels d'Alger auraient obéi à de Gaulle, Debré et quelques ministres : le sang coulait, à flot cette fois :

« La ruse » est là en tout cas, et je l'ai personnellement connue en 1954-55, en particulier un jour où venant prendre l'avis du Général sur ce qu'il fallait faire pour sauver l'Union Française, et l'Algérie où la rébellion venait d'éclater, il me reçut 40 minutes, et me tint des propos exactement contraires à ceux qu'il tint peu après à M. Michelet. M. Michelet s'empressa de les citer en réunion publique, pour freiner mes campagnes anti-mendèsistes. Entre la parole d'un futur ministre, et celle d'un petit journaliste, il n'y avait qu'à choisir. De même aujourd'hui, entre les faits du 24 janvier, leurs raisons profondes, le fait que des hommes se dressaient non pour défendre « l'Algérie de papa », mais pour empêcher l'Algérie de tomber dans les filets de l'Algérie des banquiers et pétroliers de papa unis aux « braves » qui assassinent tout le monde sauf eux, — entre ces faits et ce que le Régime veut en tirer pour justifier sa politique, les auteurs du Livre ont choisi :

∴

• Ce n'est pas en raison de la réputation de loyalisme du Général Massu envers le Régime, comme l'affirment les greffiers, qu'il n'a été averti d'aucun des complots du 13 Mai. Mais simplement parce qu'il a pour épouse une certaine ex-Mme Henri Torrès, qu'il ne pouvait s'empêcher de mettre dans tous les secrets, et que ceci les conduisait toujours bien ailleurs que chez des amis... Mais mes amis d'Alger n'en disaient pas moins en 1957 (ils ont fait partie du CSP des premières 24 heures) leur profonde estime pour Massu « qui une fois un coup déclenché, sera toujours du côté de l'intérêt national d'abord ». C'est pour cela que M. Guillaumat, dès septembre 1959, demande à Massu d'accepter sa mutation, car « il va se passer des choses que vous n'aimez paas » ! On ne saurait mieux avouer qu'un complot existait, et pas celui dont il est question dans le livre, contre l'Algérie, province française, et que l'on se méfiait en haut lieu des réactions nationales de Massu.

• C'est d'autre part une contre-vérité absolument manifeste de présenter l'interview de Massu par Kempski comme le font les auteurs. Et je puis affirmer ceci : *Kempski a été chaudement recommandé par plusieurs personnalités du régime, dont la filière, partie de Bonn, renforcée à Paris même, a abouti à Alger, en sorte que les portes soient ouvertes à Kempski pour « faire parler » certains officiers généraux et supérieurs. Ou bien l'on trouverait dans leurs propos de quoi se débarrasser d'eux ; ou bien, si Massu parlait — et « l'on » savait qu'il était « monté » contre la politique algérienne du Régime — peut-être provoquerait-on une explosion justifiant une sévère répression dans les milieux civils et militaires.* Je l'ai écrit dans SALUT PUBLIC, pendant deux mois et demi chaque semaine, avant le 24 Janvier. Depuis un an, j'étais l'auteur de la majorité de ses

éditoriaux, et de ses échos politiques. Je les revendique à seule fin de montrer qu'il ne s'agit pas d'une affirmation après coup. *Kempski appartenait à un journal dont l'un des directeurs (on le savait en haut lieu) entretenait des contacts avec des puissances de l'Est. Arrivé le 8 janvier à Alger, il a été reçu le 11 à Bône par le général Dulac, le 13 à Tizi-Ouzou par le général Faure, le 14 à Alger par le général Challe, qui est plusieurs fois intervenu auprès de Massu pour le convaincre de recevoir Kempski. Réponse de Massu : « Avec les journalistes, je n'ai que des ennuis ». Sur l'insistance de son supérieur, il finit par accepter. Le 17, Kempski part pour Munich... mais via Tunis, où il rencontre, m'a-t-on assuré, un représentant du F.L.N...*

Pourquoi les auteurs taisent-ils tout cela ? Pourquoi l'insistance à faire parler Massu ? Pourquoi cela coïncide-t-il avec une agitation aux motifs sérieux en Métropole, mais artificiellement entretenue par certains coulissiers du Régime ? Pourquoi Kempski avance-t-il brusquement la parution de l'interview de Massu, et fait-il silence sur le reste ?...

• Rions en passant lorsque le livre évoque le rôle du commandant Lassauzet, « l'explosif Lassauzet », dont on avait gonflé l'importance à propos du 13 Mai et dont on reparle ici. Pétard mouillé qui cherchait en vain ses troupes en mai 1958, — celles-ci préféraient des responsables moins politicards — Lassauzet a eu autant d'influence sur les événements du 13 Mai, du 24 Janvier, et leur préparation, que le colonel de Bonneval sur n'importe quelle décision du Général de Gaulle !

• Le silence des auteurs sur Kovacs « l'homme de l'attentat au Bazooka », évoqué en passant mais sans plus, est aussi significatif et lourd de conclusions que leur version — vraie sans aucun doute — de l'étrange disparition d'Ortiz : « Ortiz est mûr. Il se rend à condi-

tion qu'on lui facilite son évasion » déclare un officier des Services Spéciaux. Puis, la veille de la reddition du camp, les auteurs indiquent : « Donc, Joseph Ortiz est libre comme l'air. Il est attendu derrière le cordon des troupes. Il disparaît.. ». C'est trop ou trop peu. L'explication vient toute seule cependant.

• Le député Kaouah n'est pour les auteurs qu'un joueur émérite de football et de ce fait assez populaire. Qu'il ait risqué volontairement sa vie sur le front des armées, de 1943 à 1945, au service d'une Patrie qui tient à le renier, voilà qui doit être tu. Par contre, lorsque le député Chelha parle, les auteurs écrivent : « La réponse qu'attend de Gaulle des Musulmans, une voix commence à l'exprimer ce soir à Paris. Chelha annonce que les Musulmans ne marchent pas avec les insurgés... » Et la preuve pour les auteurs, c'est que la fraternisation du 13 Mai ne s'est pas reproduite. Je les prends ici en flagrant délit de mensonge volontaire. *Au 13 Mai, la population et l'Armée marchaient d'un seul élan. Entre le 24 et le 27 Janvier, les habitants de la Casbah attendaient un signe pour venir au Forum, et ne comprenaient pas que des civils, et quelques officiers vinssent les supplier de ne pas y aller, tandis que d'autres allaient bientôt leur demander l'inverse. Ils auraient volontiers répondu à l'appel du Comité d'Entente des Anciens Combattants si la Casbah n'avait été bouclée par une unité fidèle au Pouvoir. Et cela je l'ai appris moi-même, en mai dernier, dans des conversations seul à seul avec des dizaines de Musulmans, au cœur même de la Casbah.*

Manifestement, Melle G. Elgey préfère les salons de thé gaullo-élyséens, Serge Bromberger, ceux du Figaro, J.-F. Chauvel les coulisses des Plans (« Plan Bleu » ou Plan de Constantine) à ces témoins gênants pour le Régime, et qui ne m'ont pas coûté 2 millions, comme

le vote de certains « amis » de MM. Neuwirth et autres Chalandon.

• Le silence aussi sur *les propos tenus par de Gaulle au député Lauriol,* dont on rapporte pourtant l'audience. Je les cite : « *Je maintiens la possibilité du choix, tel que je l'ai offert aux Algériens. Je ne veux pas leur indiquer d'option. Ils me font confiance depuis* 1944. *Ce qu'ils ont c'est moi qui le leur ai donné !* » Ainsi, point ne faut donner d'avis à qui vous fait confiance, ce qui signifie bien ce que « l'on » souhaite ! Quant au reste, depuis 130 ans, c'est de Gaulle qui a tout donné, tout fait ! De quel poids la France va-t-elle être délivrée bientôt, pour la satisfaction de l'O.N.U., des Congolais, des habitants de Bornéo, des pétroliers, de Moscou...

• *Silence encore sur les propos tenus par de Gaulle, ce même* 19 *janvier, au député musulman Laradji venu le supplier : « Mon Général, j'ai été élu par des Musulmans. Nous voulons vivre Français ; nous sommes prêts à mourir pour la France... ». Réponse : « Vous n'y comprenez rien. La France, c'est moi ! »*

• La preuve, selon les auteurs, ce sont ces sacs de lettres de fidélité, ces témoignages d'associations, ces messages qui arrivent à l'Elysée de tous les coins de France. Prennent-ils les Français pour si stupides ? La comédie, je l'ai déjà vécue au 13 Mai, et pourtant elle était moins poussée qu'au 24 Janvier. Membre du Bureau de plusieurs associations d'anciens combattants, dont l'une compte 60.000 adhérents, jamais l'avis des 9/10e de mes camarades à cet échelon, moins encore au-dessous, ni le mien, n'ont été sollicités. Par contre la « grande presse » a publié « nos » messages de fidélité, à côté de ceux de Marie-Madeleine Fourcade, dont les fidélités successives sont bien connues.

• Qu'il y ait eu « machination » et provocation, comme je l'affirmais bien avant l'interview Massu, et plus que jamais ensuite, c'est Massu lui-même qui le téléphone — un peu tard — au colonel Argoud : « Nous avons été victimes d'une machination, Challe et moi. L'affaire a été montée à Paris, de A à Z... » Mais de tels propos, perdus dans la trame épaisse de l'ouvrage, perdent du poids s'ils n'en sont pas extraits. Et celui-ci, d'un autre genre tenu par Challe : « Les Algérois sont des Français. Mais s'ils s'insurgent les armes à la main, ce sont des émeutiers.. » *Le Général de Gaulle oublie simplement qu'il s'agit d'insurgés qui prennent les armes parce qu'ils veulent rester Français à part entière,* tandis que de Gaulle, estimant que la France c'est lui, les rejette dans le statut discriminatoire de « l'association ».

• « Barricades et colonels » soutient aussi, par instants, la thèse de « l'unité de l'armée » qui « risque de se briser sur les barricades ». Or, une bonne moitié de l'ouvrage démontre que « l'unité de l'Armée » n'est en fait que l'unité de l'état-major du Pouvoir, mais rien d'autre. Comment expliquer autrement que 6 généraux et une quinzaine de colonels, rien qu'à Alger, aient refusé d'obéir au Gouvernement... que les auteurs écrivent plus loin : « A Alger même, les troupes sont très divisées !... » et que M. Guillaumat ait ce cri du cœur : « L'Armée ne m'obéit pas ! *Il aurait fallu à temps son épuration...* » Dieu sait pourtant que M. Guillaumat, en décidant de plus de 1700 mutations en 18 mois, y a mis du sien. Mais on ne peut muter et épurer aussi tous les commandants, capitaines, lieutenants, etc... après les colonels. De même qu'il sera délicat d'épurer d'Algérie les Français qui veulent le rester. Tout ceci démontre également dans quelle mesure de Gaulle est suivi par l'Armée...

• « L'affaire de la fusillade » est traitée longuement pour insister sur les réactions malheureuses d'une foule

dont une certaine psychologie s'est emparée et qui gagne des hommes armés à tort et à travers. *Par contre l'affaire des faux gendarmes : ces cadavres d'inconnus habillés en gendarmes et retrouvés après la fusillade, est liquidée en trois mots : « Ils ont été identifiés ». Mais aucune précision sur leur identification, et les raisons de ce travesti...*

• Tandis que M. Soustelle — qui veut bien sûr l'Algérie Française, mais à condition que ses amis et lui soient au Pouvoir, et que les autres soient mâtés — dit avec amertume : « On ne m'a jamais cru quand je dénonçais le danger fasciste » et s'envole loin de toute responsabilité, M. Delouvrier prépare son scénario. L'un des mérites involontaires des auteurs sera d'avoir mis en relief le cynisme d'un homme dont « l'improvisation tantôt martelée, tantôt pathétique » a été en fait plusieurs fois reprise à l'enregistrement, durant une heure, tandis que, « flegmatiquement », M. Delouvrier rallumait sa pipe, et s'apprêtait à recommencer : « Je vous laisse, Algérois, le dépôt le plus sacré qu'un homme puisse avoir : ma femme et mes enfants. Veillez sur Mathieu, mon fils... Dans les semaines à venir l'Algérie sera librement et définitivement française... » Tout y est La « ruse » a fait école. Cette façon de prendre la masse « aux tripes », avec la femme et les enfants que l'on abandonne sur place, comme si l'on était un martyr de Budapest, comme si l'on était menacé, et les siens comme otages ! Avec, au bout du Golgotha, la promesse de l'Algérie Française, reniée par le discours de de Gaulle à Grandville et à Vire.

On a le sens de l'honneur ou pas !

• Resterait à traiter aussi des répercussions du 24 Janvier en métropole.

Certes, les arrestations et perquisitions chez divers parlementaires intéressent les auteurs. *Mais qu'il y ait eu*

une trentaine au moins d'arrestations et de perquisitions chez des anciens « gaullistes » (dont la mienne), on le tait. Cela démolirait la thèse chère à Soustelle, Malraux, Terrenoire et autres « démocrates », selon laquelle il y a d'un côté de Gaulle, la France, les Gaullistes, et de l'autre cette minorité insignifiante, ramassis de fascistes, de collabos, si insignifiante que le Régime a attendu 18 *mois avant d'oser déclarer qu'il s'était instauré sur « un malentendu ». Avant d'oser amorcer une politique que n'avaient envisagé aucun referendum, aucun élu U.N.R., aucun* Massu. Si certains datent des « lampes à huile », d'autres datent d'il y a 20 ans, ou se croient capables de recommencer les crimes contre la Nation d'il y a 15 ou 16 ans. Et je le dis d'autant plus tranquillement que « gaulliste » de 1940, je n'étais pas pour un homme — que j'ai connu des « pétainistes » qui faisaient le même travail que nous pendant que M. Buron — ami aujourd'hui de M. Léo Hamon, de France-URSS — menait l'action antisémite des Comités de Réorganisation du Cinéma en zone sud (petit exemple entre tant d'autres du « gaullisme » 1958-60) — que j'ai vu aussi les communistes abattre parmi nous ceux qui étaient nationaux, avant d'être autre chose. D'autres étaient fusillés pour « vicysme ». D'autres aussi étaient sauvés lorsqu'ils s'appellaient M. X..., président de la Société Générale, et parce que M. André Malraux intervenait. Il est vrai que le frère de l'intéressé est très prisé à Moscou, et que « L'Humanité » fait de la publicité sur ses ouvrages.

Tout ceci ne nous écarte pas du 24 Janvier, ni du livre « Barricades et Colonels ». On doit y pénétrer sur la pointe des pieds, avec d'autres références en main, faute de quoi l'optique est faussée. Assurément documenté dans la partie qui met en scène les hommes du Régime, il es texcessivement partial et faible en ce qui concerne les « ultras », et leur raison de l'être, car après tout il doit bien y en avoir. Il a au moins un mérite : celui de publier

intégralement le « Manifeste des Colonels », et en conséquence de mettre en relief la fuite devant toute responsabilité civique, qui caractérise la majorité des généraux actuels. C'est si commode d'avoir au-dessus de soi un Pétain hier, un de Gaulle aujourd'hui, pour n'avoir pas à penser.

Mais si l'on « pense ». Si l'on est prêt à réagir. Si l'on admet qu'un homme quel qu'il soit, et même de Gaulle, peut se tromper, avoir des défaillances, être d'un aveuglement sénile qui lui inspire des décisions aberrantes (même les soviétiques l'ont admis à propos de Staline), alors il faut être prêt à aller jusqu'au bout. Mais pour y aller, il ne faut pas seulement comme le colonel Gardes, connaître les réalités de la « guerre psychologique », avoir appartenu au 2e ou au 5e Bureau — connaître la théorie du Marxisme comme M. Sauge et faire des conférences en inscrivant les noms des auditeurs comme s'ils étaient tous les adhérents d'un mouvement anti-marxiste, et le faire croire au colonel Gardes — être de ces faux « durs » qui jouent du révolver derrière leurs comptoirs, et dans le dos de leurs adversaires, mais tremblent dans les combats face à face. Il ne faut pas seulement avoir foi et confiance dans le bon droit de la Patrie. Il faut aussi connaître « le milieu » auquel on veut s'attaquer. Ses ficelles. Ses bassesses. Ses capacités de refuser de Gaulle le 27 mai, puis de le porter en triomphe le 1er juin suivant. Son sens de l'honneur et de la parole donnée, qui consiste à promettre l'Algérie Française pour réaliser l'Algérie algérienne.

Un Régime dictatorial ne cède jamais, en dépit des apparences. Les « réformistes » existent en URSS, au sein du parti, depuis 40 ans, malgré les épurations. Mais ils ne sont arrivés à rien. L'Armée, en majorité, a cru le 24 Janvier, qu'elle allait arbitrer entre de Gaulle et ceux dont elle partage les sentiments en Algérie. Elle n'est arrivée à rien. Elle n'arrivera à rien aussi longtemps

qu'elle croira devoir s'appuyer sur des politiciens au lieu de s'appuyer, en effet, « comme un poisson dans l'eau » sur les Français qui connaissent bien ces politiciens, et qui en ont assez. même des meilleurs.

Ce n'est pas être fasciste que de le dire. Il y avait tout de même quelques hommes fort honorables parmi les parlementaires de la IIIe. Elle est tombée sous la poussée extérieure, avant de s'effondrer sur ces gens honorables. De Napoléon III à Mendérès, il y a des hommes souvent plébiscités, pourtant reniés du jour au lendemain. Pétain, en 1944, n'avait-il pas des foules à ses pieds, là même où de Gaulle, quelques mois plus tard, et aujourd'hui encore, de Grandville à Vire...

Pierre de VILLEMAREST.

Pol VANDROMME

MAURIAC devant BERNANOS

UN jeune homme, Xavier Grall, que le mot humanisme fait chavirer, parle gravement d'un sujet frivole, Mauriac journaliste (1). On excusera cette naïveté qui est l'un des privilèges de son âge. Un jour, je l'espère, il mettra le tragique en vacance pour s'intéresser à des choses plus humbles, l'amour, l'amitié, les saisons, la lumière du Sud profond. L'éloquence alors le fatiguera, et sa fièvre mauriacienne, qui est comme une ivresse mal cuvée, lui donnera rétrospectivement des nausées.

Je pourrais écrire sur ce ton un long article. Mais la désinvolture ne convient pas ici. Dans cette revue libre où l'on m'accorde le droit de dire ce qui me plait (par exemple, si j'avais la futilité de le croire, que Malraux est un esprit clair, et Duhamel un esprit original), je veux me souvenir des fidélités de Maurice Bardèche, de la reconnaissance qu'il gardera toujours à Mauriac pour ses démarches en faveur de Robert Brasillach. Et puis, Xavier Grall livre trop de soi-même, il est trop exposé et trop démuni pour que je m'abandonne à de vaines cruautés. On a tort de punir les écrivains des excès de leur générosité, quand du moins cette générosité est l'expression de leurs fiertés et de leurs dé-

(1) **Mauriac journaliste**, par Xavier Grall, aux Editions du Cerf à Paris.

goûts. Peut-être a-t-on abusé de ces punitions. Par crainte de s'exposer au ridicule, beaucoup de débutants ont contenu leurs sursauts et voilé l'éclat de leur voix. On vanta leur pudeur. Mais, quand on n'est pas très doué, la pudeur est une contrainte dangereuse : le tempérament s'exténue, la voix s'éteint. On a bien raison de se refuser à en dire trop. Encore faut-il en dire assez et faire entendre ce que l'on doit sur un ton personnel. L'important, à l'heure actuelle, est moins de savoir jusqu'où l'on peut aller trop loin, que de savoir jusqu'où l'on peut rester en deça de soi-même.

Xavier Grall a résolu ce problème. Il se met tout entier dans son livre, avec une ardeur, et même une avidité presque sauvage. On avait un peu perdu l'habitude des écrivains qui ne s'effrayent pas de leurs humeurs, de leurs préférences et jusque de leurs partis-pris. Xavier Grall ne dissimule rien de ce qu'il pense. Il mène son livre avec entrain, avec fougue, à la cravache pour tout dire, et sans se demander si ses galops, ses coups de fouet, ses impétuosités d'animal de combat, n'indisposeront pas quelques bourgeois sédentaires ou quelques cœurs sensibles.

Ce garçon ne songe pas à sa carrière, aux puissances à ménager, aux invitations à dîner, aux mains qu'il faudra serrer dans les coquetèles. Le Tout-Paris, sa pourriture dorée, ces grimaces de décadents, ces langueurs pincées du snobisme, ne le tentent pas. La jeunesse, avec ses ruades, ses mots séditieux, ses camaraderies de bagarres, lui paraît préférable. C'est un choix que l'on accepte de moins en moins. On reçoit trop de livres, on lit trop d'interviews offerts aux prudences, aux modes, à ces puérilités calculées qui trahissent l'homme de lettres. Avoir vingt ans et déjà être fourbu sous les routines et les dosages académiques ; avoir l'âge où l'on peut tout se permettre et déjà se priver du seul luxe dont on dispose — le luxe de chanter à sa

guise les refrains de l'indépendance ! Xavier Grall, par exemple, ne cache pas que Françoise Giroud jouant le rôle de marraine des combattants des djebels, c'est un spectacle d'un ridicule pénible. Les guerriers de vingt ans, éblouis par une Algérie qui les a frappé comme un coup au cœur, ont droit à d'autres égards et, lorsqu'ils rentrent en premission, à d'autres repos. Entre Lagaillarde emprisonné, et les pacifistes mondains, Xavier Grall ne balance pas une seconde. On peut s'entendre avec un garçon de cette santé. C'est peut-être un adversaire, mais fraternel ; et rien, ni personne, ne m'empêchera de le saluer et de le mettre au dessus de ces alliés que l'on ménage par souci de l'opportunité tactique, mais qui n'appartiennent pas à notre race, qui ne sont pas capables d'une colère désintéressée ou d'un défi à la Don Quichotte. Il y a une façon de penser juste en ne cessant pas de le faire bassement. J'aime mieux les esprits faux qui, dans l'erreur, se conduisent avec panache. Ce ne sont pas les idées qui restent ; c'est la noblesse de certains gestes, de certains refus, et peu importe qu'ils viennent des camarades ou des adversaires. Je suis là-dessus assez stendhalien, assez proche de Julien Sorel, pour m'éloigner du sectarisme des partis, pour savoir que l'honneur n'est le monopole d'aucun clan, que l'essentiel est moins de faire ceci plutôt que cela, que de le faire d'une certaine façon. L'absence de ruse chez Xavier Grall, la résolution qui est la sienne de s'avouer, lui interdisent de masquer qu'il porte la trace de ses lectures familières. On y reconnaît le tour, le rythme, et même les épithètes de prédilection de Mauriac et de Bernanos. Ce petit livre de cent cinq pages est une longue dédicace écrite avec exaltation. La page de garde a subi l'assaut de la reconnaissance qu'un jeune garçon voudrait rendre à ses maîtres ; finalement, sous la pression de ce flot impatient, elle a débordé ; elle s'est répandue partout ; et le volume entier y est passé.

Le destinataire véritable de ce livre de la gratitude, ce n'est pas l'écrivain à qui il est consacré, Mauriac ici n'est qu'un prétexte, l'occasion qui libère et rapproche une nostalgie lointaine. Le vrai sujet n'est pas celui que l'auteur feint de traiter ; c'est à propos de lui, et comme à travers lui, un autre personnage plus secret, apparemment à l'écart, mais sans cesse invoqué. La passion dévorante de Xavier Grall, la figure votive de son livre, ce n'est pas Mauriac ; c'est Bernanos.

J'ignore comment Mauriac a accueilli ce livre. Mais il est trop intelligent, trop sensible, trop apte aussi à flairer les intentions, tout ce qu'un écrivain suggère entre les lignes, et parfois malgré soi, pour ne pas soupçonner dans ce livre quelque chose de gênant pour lui. Car ce que Xavier Grall admire en lui, et qu'il loue, c'est la part de Bernanos qu'il a su maintenir.

Dans ce livre, dépourvu de perfidie, *innocent* d'un certain point de vue, court comme le regret que Mauriac ait été impuissant à prendre la place que Bernanos occupait de son vivant — sa place et davantage peut-être encore la manière qu'il avait de conduire ses combats avec cet emportement, cette vigueur salubre, ces bourrades viriles qui révélaient un pamphlétaire sans calcul, sans méchanceté, sans aucun tourment femellin. Ce n'est pas encore pour Xavier Grall l'instant de la rupture à l'égard de Mauriac, mais c'est déjà l'instant du dépit amoureux. Je ne veux pas dire que Grall s'éloigne de son modèle (et sans doute parce qu'il a trop été marqué par lui, trop envoûté par ses musiques, ne s'en éloignera-t-il jamais ! on ne se déprend pas facilement de la mémoire de ses premières étreintes). Mais il me semble que, dans l'enthousiasme et dans la candeur même, un autre souvenir vient rôder et que, avec une sorte de tremblement inquiet, Xavier Grall ose comparer, soumettre enfin le modèle encore intact de son adolescence à l'épreuve de la lucidité. Au fond de lui-

même, Xavier Grall sait que Bernanos était un autre maître de rebellion, plus rude et, dans cette rudesse pleine d'irritation furieuse, plus franc et peut-être plus loyal. Sa supériorité sur Mauriac, et qu'il a gardé toute sa vie, c'est dans sa jeunesse de n'avoir pas connu, de son quartier, les salons des beaux esprits, mais les commissariats de police où les camelots de l'*Action Française* venaient chanter ensemble *La Royale* après les émeutes estudiantines. Il n'est pas mauvais qu'avant de commencer sa carrière d'engueuleur, un pamphlétaire participe aux combats de rue et, si la guerre internationale prend le relais de la guerre des écoles, qu'il vide, dans les tranchées assourdies, des quarts de vin rouge avec des camarades. Cela le familiarise avec les coups en lui épargnant de recevoir des blessures d'amour-propre et d'en donner.

Ah ! Bernanos. Il nous a jadis beaucoup irrité avec ses rêves fous, sa réthorique et ses violences ressassées. Mais aujourd'hui, où la polémique est tombée dans un sommeil qui semble irrémédiable, nous lui sommes reconnaissants de ses excès justement, et de ses invectives contre les imbéciles. Jamais, il ne s'est lassé contre la bêtise, et c'est son honneur de n'avoir pas laissé la paix aux imbéciles de son propre camp. Ce sont ces gens-là qui encombrent le plus un écrivain politique. Il faut secouer cette solidarité et s'en débarrasser sans remords. Un grand écrivain vaut toujours mieux que les disciples qui le suivent. On dit trop vite que ces disciples lui ressemblent. En réalité, ils ne ressemblent qu'à sa part la moins personnelle, à ses tics, à ses manières, à ce qu'il y a d'immédiatement accessible dans sa légende ; mais le reste, qui est le meilleur — les inclinations imperceptibles de la sensibilité, les phrases secrètes, l'intimité d'une œuvre et d'une existence nourrie par une enfance unique — est irréductible au partage et à fortiori à l'assimilation.

Cette peur d'enfant traqué qu'il portait en lui comme un souvenir obsédant et qui devait être la cause de son instabilité, de quelques-uns de ses anathèmes comme de ses élans soudains, Bernanos, pour l'exorciser, implora sans cesse la France des héros et des saints, Jeanne d'Arc et Vincent de Paul. C'est par fidélité à cette image sublime, à ce chant qui accompagna ses premiers songes d'écolier, qu'il ne se rendit pas à l'ennemi, même au moment de ses délires. On ne l'a pas eu vivant. Il a fallu attendre sa mort pour qu'on l'embrigadât au service de tout ce qu'il détestait, des personnalistes blafards, des Machiavels de ministères, des impuissants qui camouflaient leur infirmité sous une casuistique exsangue. Ce grand sanguin, intransigeant par amour de la vie héroïque, violent par excès de tendresse, nous renouvelons avec lui l'entretien interrompu, parce que, incapables de retrouver sa vigueur intempérante, sa tradition de l'honneur chevaleresque et cette douce pitié qui au bout du compte inclinait certaines phrases vers de mystérieuses complicités, ses successeurs s'avancent vers la décadence avec cette volupté molle et amère des dilettantes désenchantés. En dépit de ses dons souvent admirables, Mauriac est le pamphlétaire d'une basse époque, qui a mis la polémique hors la loi et qui, en l'accablant sous les aigreurs et les méchancetés conscientes, l'a rendue anémique.

Pol Vandromme.

LES LIVRES

LA MORT, L'AMOUR ET LE PLAISIR

Dominique ROLIN : LE LIT (Denoël)

Roger VAILLAND : LA FETE (Gallimard)

Avec *Le Lit*, Dominique Rolin, romancière de l'amour, a écrit son meilleur livre — qui est aussi le plus discutable. Avec *La Fête*, Roger Vailland, romancier enfin « désengagé », a écrit son ouvrage le plus attachant — qui est aussi le plus discuté. Voilà qui mérite examen.

◆ ◆

Le Lit est le récit d'une double victoire : victoire (atroce) de la mort sur l'amour ; victoire (douteuse, contestable) de la vie sur la mort.

Eva et Martin sont mariés depuis dix ans. Leur mariage est une réussite, à tous les égards. Ils ont été heureux de ce bonheur sans nuage et sans problème qui est la condition, le signe, la justification même de ce qu'on est — alors — en droit d'appeler l'amour. « Il n'y a pas d'amour heureux » dit Louis Aragon. Ce n'est pas vrai, bien sûr. Je tiens même qu'il ne saurait y avoir d'amour qu'heureux, l'amour malheureux étant un malentendu, une maladie de l'imagination, dont il arrive qu'on meure, mais qui ne mérite pas qu'on la prenne au sérieux — nous y reviendrons tout à l'heure. Donc, Eva et Martin, qui sont heureux et qui s'aiment, pouraient continuer d'être heureux et de s'aimer jusqu'à la fin des temps, si Martin n'était frappé par un mal qui ne pardonne pas. Durant les trois premiers quarts du livre, nous suivons

pas à pas sa lente agonie, minutieusement relatée par Eva — Eva, partagée entre son amour pour Martin, sa révolte contre la maladie, sa résignation et ses absurdes poussées d'espoir auxquelles n'échappe jamais celui ou celle qui voit mourir sous ses yeux, lentement, trop lentement, un être cher. Trop lentement, oui, car pour lui et pour soi il arrive qu'on souhaite tout bas, sans même se l'avouer, que ce calvaire ait un terme. Quand la maladie, quand la souffrance physique sont sans issue, et qu'on le sait, elles finissent par avoir quelque chose d'insoutenable, de scandaleux, de plus intolérable encore que leur inévitable aboutissement. La torture par l'inespérance, en quelque sorte...

Martin mort, nous sommes, je l'ai dit, aux trois quarts du livre de Dominique Rolin — et c'est du dernier quart de ce livre que je voudrais particulièrement parler, car c'est, un peu, un *autre* récit qui commence.

Durant la maladie de Martin, Eva et lui se sont liés d'amitié avec un interne de l'hôpital où il a séjourné, Bruno. La mort de Martin rapproche encore Eva et Bruno. Un soir — un seul soir — Eva sera la maîtresse de Bruno. Cela se passe peu de temps, quelques semaines à peine après la mort de Martin, et je ne vois là, je l'avoue, rien de « scandaleux ». Après la mort de l'Autre, quel sens aurait encore la fidélité *physique* à une ombre ? Il n'est pas question d'« amour » entre Eva et Bruno, mais d'amitié. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi une amitié des corps ? Au demeurant, Bruno aime ailleurs, et les choses en resteront là. Mais il y a plus grave, et je voudrais citer ici les dernières lignes du *Lit :*

« J'aspire (dit Eva) à connaître l'instant où il me sera possible de découvrir — stupeur, émerveillement — que mon corps occupe dans l'espace son juste lieu de solitude et de silence ; et qu'il s'y meut à l'aise, en équilibre ; c'est-à-dire qu'il est parvenu à s'arracher (enfin, enfin), tel un fragment mort, de la communauté mystérieusement indivisible que forment deux êtres habitués à vivre ensemble.

« J'aspire à n'être qu'un.

« Lorsque j'aurai atteint ce palier dans mon histoire, je m'apercevrai probablement que mon amour pour Martin, sa construction minutieuse, son parcours, et la maladie puis la mort, et ma souffrance, n'auront été que des étapes anodines.

« Il me faudra accomplir jusqu'au bout le chemin — un détour, en somme — pour atteindre ma vraie place et ma cadence, et pour savoir que Martin, en définitive, a représenté un moment que le temps me forcera à oublier. »

Nous y voilà : c'est ici, à la dernière page du livre, qu'*Eva entre dans l'infidélité...* « Réaction de santé », me dit-on. Je n'aime pas cette « santé »-là. Je sais bien que « la communauté mystérieusement indivisible que forment deux êtres habitués à vivre ensemble » (et c'est là une très satisfaisante définition du mariage, de l'amour conjugal), lorsque l'un de ces deux êtres vient à mourir, ressemble beaucoup à une cause perdue. Mais si les causes perdues ne demandent plus qu'on lutte pour elles, est-ce une raison suffisante pour les renier ? C'est ce que fait Eva en aspirant à « n'être qu'un », beaucoup plus sûrement qu'en étant la maîtresse de Bruno. Et en lisant ces lignes, je pensais malgré moi à ce que m'écrivait un ami, dont la femme était morte, elle aussi, au terme d'une trop longue maladie : « *Monique ne me quitte jamais. Il n'est pas une heure où nous ne soyons ensemble, où nous cessions de nous parler. Je sais que je ne serai plus jamais seul...* ». Si l'amour (conjugal) n'est pas cela, il n'est peut-être rien, rien que l'« étape anodine » à quoi le réduit en fin de compte la « réaction de santé » d'Eva. Mais alors, qu'en reste-t-il — et à quoi bon ce livre ?

J'entends bien qu'il y a, chez Eva, quelque chose de purement instinctif, d'animal, de « femelle ». Et je n'ai rien, bien sûr, contre cette « femellité » (si j'ose écrire). Mais il faut bien reconnaître qu'il y a entre elle et le ton, la *gravité* de sa confidence, une certaine rupture, un certain hiatus — déjà perceptible, il est vrai, dans d'autres ouvrages de Dominique Rolin, et notamment dans celui qui, avec le recul, apparaît un peu comme le premier volet d'un dyptique dont *Le Lit* serait le second ; il s'intitulait *Moi qui ne suis qu'amour*. Bref, je me demande si un être qui prétend n'être « qu'amour » ne risque pas précisément d'ignorer, de méconnaître ce qui, dans l'amour véritable, dépasse les exigences de l'instinct, les liens de chair — et, bien sûr, les aberrations de l'imagination (qu'on appelle aussi amour-passion). Mais comment le savoir avec certitude ? Cet amour-là, en effet, cet amour sans passion et sans « problème », est par

essense *non-romanesque* — et le paradoxe (si paradoxe il y a) est que le seul amour vraiment digne de ce nom ne saurait être une source d'inspiration littéraire...

◆ ◆

Sauf erreur, Roger Vailland a été exclu du parti communiste il y a quelque trois ans pour « déviationnisme » (n'était-ce pas à la suite de la révolte hongroise ?). Cette sanction aura eu au moins une conséquence salutaire puisque, d'un écrivain politique, elle aura fait un écrivain tout court, et de l'auteur de *Beau masque*, de 325.000 *francs*, du *Colonel Foster*, propagandiste appliqué, gêné aux entournures par l'idéologie qu'il entendait servir, l'auteur de *La Fête*, roman du « désengagement » et de la liberté retrouvée.

Duc, le personnage central de *La Fête*, qui ressemble à Roger Vailland comme un frère jumeau, a découvert ce qu'il appelle la « souveraineté », qui est la forme supérieure de la sagesse, de l'indifférence au monde extérieur, de la maîtrise de soi. Et peu importe la voie qui l'a mené à cette découverte, à cette « souveraineté » : « Je ne sais plus contre qui me battre, dit-il. On ne peut pas faire la guerre pour l'unique plaisir de retrouver la fraternité du combat ». Seule importe la fin : « Tu es (lui dit sa femme) un sage souverain qui ne veut plus régner que sur son propre royaume ». Ce royaume étant désormais celui des plaisirs de l'esprit et du corps, point n'est besoin de chercher plus loin les raisons de la réprobation que ce livre a suscitée chez les anciens amis « progressistes » de Vailland.

L'Express a donné le ton, par la plume de Mme Madeleine Chapsal. Pensez donc : « L'auteur de *Drôle de jeu*, de 325.000 *francs*, de *Beau masque*, n'hésite pas (*sic*) à confesser que le sort du monde a cessé de le concerner... » Fi donc ! « On n'accomplit rien de grand sans mourir à soi », décrète Madame Express, citant Renan. Et elle ajoute : « N'y a-t-il pas quelque chose de mort dans l'attitude désintéressée que préconise Vailand ? » Bien entendu, Vailland ne « préconise » rien du tout. Mais pour Marie-Chantal Chapsal, il ne saurait, bien sûr, y avoir de littérature non « engagée » — et, dès lors, « *La Fête* est un livre extrêmement brillant, mais cela reste, d'une certaine manière, du journalisme » (? ? ?) ; or « il est important de bien faire la différence entre ce qui est

la littérature et ce qui appartient au journalisme ». Or ne perdra pas son temps à disséquer la dialectique expresso-chapsalesque, qui, au demeurant, manque totalement de consistance et de sérieux : un hégélianisme de dadame, un marxisme de « Prisunic » mis à la portée des salons du XVIe arrondissement. Mais cela « prend » encore, semble-t-il, sur certains cuistres bien-pensants, et j'ai beaucoup goûté la lettre d'une lectrice du même *Express*, félicitant le parti communiste d'avoir chassé de son sein ce méchant Roger Vailland, coupable d'« immoralisme » (référence à dix pages de *La Fête* reproduites par *L'Express* pour donner le ton du livre, dont elles sont, comme par hasard, les plus discutables.) Laissons cela.

Ce qui est évident, pour qui n'est pas obnubilé par la sottise partisane, c'est que *La Fête* est le meilleur livre de Vailland. L'exercice de la « souveraineté » réussit assez bien, décidément, aux esprits libres, et leur sied mieux que l'« engagement ». Sur cette conqquête de la liberté personnelle, intérieure, la plus importante qui soit, Roger Vailland a écrit, dans *La Fête*, quelques pages qu'on méditera utilement (pp. 99, 175 à 177). Mais tel n'est pas le véritable sujet de son livre. Ce sujet, c'est encore l'amour, si l'on veut — mais une sorte d'amour différente à la fois de l'amour-passion et de cet *autre* amour dont je parlais plus haut. N'oublions pas que Roger Vailland fut toujours obsédé par Laclos et par le XVIIIe, qu'on lui doit notamment une *Esquisse pour le portrait du vrai libertin* qui mériterait d'être plus conue. Il y a du Valmont chez le personage central de *La Fête* et de la Marquise de Merteuil chez sa femme, Léone — mais un Valmont et une Mme de Merteuil qui ne seraient pas, comme leurs glorieux ancêtres, possédés par le démon de la vanité. Ils s'accordent l'un à l'autre une entière liberté « amoureuse ». Léone, d'ailleurs, n'en use point : « Quand on a eu beaucoup d'amants, dit-elle, on peut se permettre d'être fidèle ». Duc, de son côté, est immunisé contre les poisons dérisoires de la passion : « Cette conception de l'amour ne le concernait pas, ne l'intéressait pas. Il avait depuis longtemps dévoilé les mystifications de l'amour absolu. Il en connaissait les mécanismes. Lui, il donnait et se donnait des fêtes. qui étaient réelles dans la mesure où elles étaient réussies ». Ainsi avec cette jeune femme,

Lucie, qu'il lui plaît d'« aimer » pendant un week-end : « Il faudrait expliquer à Lucie que désirer, au sens où il l'entend, lui, a un contenu plus riche qu'aimer au sens où elle l'entend, vraisemblablement, elle ». Bien sûr, Lucie, qui n'a pas encore atteint à la « souveraineté », n'est peut-être pas mûre pour cette explication, pour cette dissociation (salubre) de l'amour et du désir, du plaisir. Elle a tendance, comme la plupart des êtres, des femmes surtout et singulièrement des femmes très jeunes, à confondre le premier avec les seconds, à voir dans le désir, dans les gestes du plaisir, l'expression extérieure, le langage même de l'« amour ». Cela est un peu sot, évidemment ; cela revient à croire que l'amateur de whisky boit parce qu'il a soif, que le chasseur tue parce qu'il a faim. Cette classique confusion est à l'origine de toutes les niaiseries qui ont cours au sujet de l'amour, de toute la littérature amoureuse. On ne voit vraiment pas pourquoi deux êtres qui se plaisent ne pourraient pas se donner « la fête », goûter ensemble un plaisir sans conséquence, sans arrière-pensée, où l'« amour » n'est pas en cause et n'a rien à faire. Il y a il peut y avoir des fêtes du désir, de l'imagination et du corps, sans que celui ou celle qui y participent se prennent nécessairement au jeu, se prennent obligatoirement pour Tristan et Yseult.

La « fête » terminée, Duc, l'*alter ego* de Roger Vailland, rentre chez lui, retrouve sa femme, sa maison, sa table d'écrivain, et oublie Lucie — qui ne l'oubliera peut-être pas si aisément, mais c'est tant pis pour elle.

Les « moralistes » seront peut-être choqués. Mais je tiens que cette conception du désir, du plaisir et de l'« amour » est infiniment plus « morale », plus saine, moins puérile que les extravagances de la passion. Moins hypocrite aussi, s'agissant d'êtres *majeurs*, je veux dire : assez lucides pour éviter la passion-maladie comme la passion-comédie, pour accorder au plaisir son dû mais rien que son dû. « Duc s'est toujours appliqué à distinguer le moment où s'achève le bonheur d'une saison, l'instant où la grâce va se changer en disgrâce. Il faut se dégager à temps. Sinon l'amour fou se change en tyrannie, subie ou imposée ; le cocon qu'on tisse avec la drogue et qui protège du monde comme le ventre d'une mère devient une prison; la passion politique, la ferveur retombée, se change en hargne et prend le goût amer

de la trahison, Il a évité cela. C'est l'art de vivre ». Disons que c'est *un* art de vivre. Il en est d'autres, bien sûr. Mais celui-là n'est pas méprisable, et c'est peut-être le dernier qu'il nous soit possible de pratiquer encore (pendant combien de temps ?), en attendant le « petit matin blême » dont parlait Drieu...

◆ ◆

Plusieurs autres ouvrages ont paru ces dernières semaines, qui ne sont pas des romans, mais qui méritent qu'on s'y arrête. Contentons-nous de signaler les principaux : un *Valéry* d'André Berne-Joffroy (Gallimard), *L'écrivain et son langage* par Manuel de Diéguez (Gallimard), *Sur Proust* de Jean-François Revel (Julliard), un assez bouffon *Dictionnaire des écrivains d'aujourd'hui* de Bernard Pingaud (Grasset) et surtout *Histoire et Utopie* d'E. M. Cioran (Gallimard). A propos de ce dernier, il faut noter tout de suite que l'auteur du *Précis de décomposition* et du *Besoin d'exister* (même éditeur) est probablement le seul essayiste actuel qui ait une conscience aiguë du véritable drame spirituel de notre temps et qui ait su l'analyser jusque dans ses ultimes conséquences philosophiques, morales et psychologiques. Je ne serais pas éloigné de voir en Cioran un nouveau Kierkegaard, un nouveau Chestov, à la mesure de notre époque, c'est-à-dire d'une époque placée sous le signe d'une Décadence irréversible et d'un désespoir sans issue. Nous y reviendrons.

Claude ELSEN.

Où sont les anarchistes ?

A la fin de sa très belle chronique (7) du mouvement anarchiste, André Salmon ne pose pas la question attendue : « Où sont maintenant les anarchistes ? » C'est un signe assez singulier de notre évolution politique que la disparition à peu près complète, en dehors de petites chapelles très fermées, de ceux qui firent trembler tous les gouvernements européens au début du siècle. « On ne réussira jamais à recenser tous les libertaires, écrit justement Salmon. La police est mal outillée pour sonder les cœurs. »

En 1960 l'état d'esprit libertaire semble se manifester de deux manières : à Alger d'abord, chez certains de ces activistes qui font trembler les lecteurs de *l'Express*. En eux survit quand même ce sentiment d'une nécessité de la révolte, dans un contexte méditérannéen particulier. Pour beaucoup d'entre eux l'essentiel est d'être opposant, d'être contre, la situation politique ne fournissant que les justifications d'usage. Les autres héritiers, ce sont les non-violents qui vont se faire trainer sur les trottoirs entre deux méditations. Ce qui les rattache aux anars de la grande époque c'est ce grand rêve idéaliste de la fraternité, d'un monde sans violence, d'une réconciliation universelle et définitive (8). C'est aussi leur manière d'être, socialement, des inadaptés.

---

(7) « La Terreur noire », **Jean-Jacques Pauvert, 1959.**

(8) A ce propos Spengler écrivait il y a quarante ans dans « Le déclin de l'Occident » : « Tous les réformateurs universels et citoyens du monde représentent des idéals de fellahs, soient qu'ils le sachent ou non. Leur succès signifie que la nation est détrônée dans le cadre de l'histoire, non en faveur de la paix perpétuelle, mais en faveur des autres. La paix universelle est chaque fois une décision unilatérale... Cette paix a coûté aux pacifiques des sacrifices qui éclipsent ceux de la bataille de Cannes. Les mondes babylonniens, chinois, hindous et égyptiens passèrent d'une main conquérante à l'autre et payèrent la lutte de leur propre sang. Ce fut leur paix. Lorsque les Mongols conquirent la Mésopotamie en 1401, ils érigèrent un monument de triomphe avec les crânes des cent mille habitants de Bagdad qui ne s'étaient pas défendus. »

La chronique de Salmon n'est pas la première qui soit consacrée à cette extraordinaire aventure. Avant-guerre il y avait eu un numéro du « Crapouillot », rédigé par Jean Bernier Alexandre Croix et Victor Serge ; plus récemment l'étude d'Alain Sergent et Claude Harmel. Ce qui distingue Salmon de ses prédécesseurs, c'est le ton qu'il emploie. André Salmon est un des rares écrivains dont le lecteur soit aussi, et aussitôt, l'ami. On a l'impression qu'il est là, qu'il vous raconte lui-même, dans une conversation improvisée cette tragique histoire pleine de grandeur. Cela ne va pas sans redites, sans digressions, comme dans toute conversation passionnée. Il fallait cette jeunesse du cœur, presque cette tendresse, pour parler de ces hommes de vingt ans qui « portent leur tête coupée dans le creux de leurs mains. » Des livres publiés l'année passée, « la Terreur noire » est l'un des plus remarquables, mais surtout l'un des plus attachants.

En 1893 Auguste Vaillant lance une bombe au Palais Bourbon, en pleine séance. On sait maintenant qu'elle lui avait été fournie par un honorable agent provocateur, émissaire de Puybaraud, un des hauts fonctionnaires de la Préfecture de Police. Le 5 février 1894, Vaillant, le cou dans la lunette de la guillotine, criait « Vive l'Anarchie ! » Les organisateurs de l'attentat pouvaient être contents : l'émotion suscitée par cette bombe avait permis d'accélérer la répression.

Victor Serge, dans ses mémoires, fait une remarque capitale, en notant, à propos des avocats de la bande à Bonnot : « J'ai pensé que si les desperados avaient pu rencontrer de tels hommes, compréhensifs, cultivés, généreux par vocation (mis à part, n'est-ce pas ? Paul Reynaud tellement distant) et profession — peut-être plus en apparence qu'en réalité mais cela peut suffire — ils n'eûssent pas suivi leurs noirs chemins. La cause la plus immédiate de leur lutte et de leur chute m'apparait dans leur manque de contacts humains. Ils ne vivaient qu'entre eux. Séparés du monde, dans un monde du reste où l'on est presque toujours captif d'un milieu moyennement médiocre et restreint. Ce qui n'avait pu les sauver de leur pensée linéaire, de leur froide colère, de leur vision impitoyable de la société, ç'avait été, depuis l'enfance, le contact d'un monde pénétré d'une tenace espérance et riche en valeurs immenses, celui des Russes. « Ces hommes courageux, impitoyables et généreux, timides et farouches, n'avaient connu que le pire de de l'existence. Ils sont exemplaires parce qu'ils ont été jusqu'au bout d'une des voies possibles de l'aventure humaine, parce qu'ils ont réalisé ce que tout homme a eu envie de faire, un jour ou l'autre, qu'ils ne se sont pas contenté d'écrire, comme André Breton, que « l'acte surréaliste le plus simple » consistait à descendre dans la rue avec deux revolvers et à tirer dans la foule.

Tout homme est amené dans sa vie a avoir, comme Bonnot, Soudy, ou Emile Henry, la révélation de ce qu'est la société et son système d'oppression. C'est ainsi que Brasillach écrivait quelques semaines avant de mourir : « Mais toutes ces lâchetés et toutes ces incompétences réunies, cela fait la Société, la Société avec un grand (S), celle qu'injuriaient les anarchistes au seuil de l'échafaud. C'est la première fois, en somme que je rencontre la Société...».

Un vieil anarchiste est mort il y a quelques mois dans la lointaine ville de province où il avait trouvé refuge au moment de la Libération. Il s'appelait Jacques Roberti. Ce fut entre les deux guerres un des journalistes les mieux informés de ce qui touchait au « milieu », au chantage et à la prostitution. Son reportage « Maisons de Société » reste un des meilleurs témoignages, sinon le meilleur, sur les « maisons » peu de temps avant leur suppression. Il ne détestait rien, ni personne, en dehors des *bons citoyens* toujours prêts à aider la police. Il avait été abandonné par tous ses anciens amis et tout spécialement par quelques anarchistes de pacotille qui tiennent boutique. Il en parlait sans rancune, d'ailleurs, étonnant tous ceux qui ont pu le connaître pendant ces années par une extrême dignité, par cette manière discrète qu'il avait, dans une très grande misère, de se préparer à la mort. Sceptique, il était resté violemment républicain et fut, tout de suite, opposé au 13 mai. Il ne croyait pas à la bonté de l'homme, à ses vertus. Une des choses qui l'avait le plus scandalisé et peiné, c'était la réponse d'un garçon de douze ou treize ans à qui il demandait pourquoi il voulait être magistrat et qui lui avait répondu : « Pour punir ». Il disait souvent : « La mort n'est rien, mais il y a l'agonie. » Jacques Roberti est mort en dormant.

Frédéric PIERRET.

NOTES DE LECTURES

H. CORNELIS et A. LEONARD : *La Gnose éternelle* (Fayard, Collection « Je sais, je crois »).

Deux Dominicains, professeurs aux Universités catholiques, ont entrepris une œuvre qui mérite mieux que le respect : celle qui consiste à réduire aux dimensions d'un livre modeste, dans une collection destinée à un large public, une étude consacrée à l'un des problèmes de morale chrétienne et de théologie qui a soulevé les plus vives polémiques depuis des siècles. La documentation concernant la gnose est de tous les temps et la découverte récente des manuscrits de la Mer Morte a permis d'ouvrir de nouveaux chapitres à l'histoire des origines du christianisme, auxquelles la gnose est étroitement liée.

Le problème n'est pas simple : on en mesure la complexité dès la définition. Les auteurs de « La Gnose éternelle » consacrent à ce point un premier chapitre modestement intitulé « A la recherche d'une définition ». J'y trouve cette proposition d'un sens approché : « toute espèce de doctrine religieuse qui se propose de fournir au disciple une voie vers la perfection », compte tenu toutefois de ce que le mot vise souvent « les manifestations d'un courant de pensée situé *grosso modo* aux premiers siècles de l'ère chrétienne ». Bien tentendu il faut distinguer la gnose vulgaire et la gnose savante. Comparons : le *Larousse* dit : « Doctrine des gnostiques (évidemment !), le gnosticisme étant le système dont les adeptes « prétendaient avoir connaissance complète et transcendante de la nature et des attributs de Dieu ». Et le savant « Vocabulaire de la philosophie » de Mgr Jolivet propose : « Doctrines éclectiques et ésotériques d'origine païenne, qui se développèrent au 11e siècle et prétendaient révéler par initiation les secrets de la vie divine et faire connaître aux hommes les mystères de l'éternité ».

En rapprochant ces données, on comprend mieux le plan adopté par les auteurs, mais on n'imagine pas *a priori* l'actualité du problème, qu'ils ont remarquablement soulignée, d'abord dans le titre : gnose « éternelle », car la gnose n'est pas simplement un phénomène historique, ensuite dans leur examen du développement du « germe gnostique » (chapitre II), puis dans celui des « formes contemporaines de la gnose » (chapitre VI). Sur ce dernier point en particulier un très intéressant passage est consacré à Simone Weil, dont il est dit que ce serait une erreur de la considérer comme une gnostique car bien

qu'elle ait fait l'éloge du catharisme, forme aberrante de la gnose, elle en condamne, les moyens lorsqu'ils conduisent à s'éloigner de la piété la plus formelle. Car Simone Weil est avant tout pénétrée de la croyance en la vertu de l'abandon total à l'amour divin et à la miséricorde. Le gnose ignore cette forme d'obéissance, d'acceptation.

Sur l'indouisme occidentalisé, le P. Cornelis et le P. Léonard observent justement, d'ailleurs non sans un certain humour, que l'engouement pour l'indouisme mis à la mode par Mircea Eliade, Gurdjieff et même Aldous Huxley ressemble plus à l'amateurisme de « voyeurs » qu'à la conviction éclairée de « voyants ».

Si austère et abstrus qu'en soit le sujet, ce livre n'en est donc pas moins accessible aux lecteurs plus curieux que zélés. Les auteurs y font montre d'esprit autant que de subtilité et ils ont un parti pris d'objectivité qui leur permet, par exemple, d'écrire que leur jugement sur la gnose pourait être différent s'il n'y avait, à l'origine, l'option de la foi. Cela ne les empêche pas de remarquer finalement que la gose, « nourrie des religions historiques, positives, vécues et vivantes », est une connaissance, comme la foi. Mais, à la différence de celle-ci, la gnose est réservée aux seuls initiés. Et c'est là qu'elle perd ce caractère d'universalité propre à la foi chrétienne, c'est en ceci qu'elle n'en est, par de nombreux côtés, qu'une parodie et que, en soi, elle peut satisfaire une certaine curiosité de l'esprit, mais non pas une faim de l'âme.

W. P. ROMAIN.

Andrée CHEDID : *Le Sixième Jour* (Julliard).

Voilà un livre de femme qui ne ressemble à aucun de ceux qui foisonnent en ce moment : l'amour, la sexualité, les plaies qu'on gratte pour voir si elles saignent bien et ces remugles écœurants d'exhibitionnisme sale, dont nous sommes las, en sont totalement absents. Au vrai, il ne se passe rien dans ce roman et pourtant il prend à la gorge, dès les premières lignes. Cheminant lentement dans des déserts de silence — un silence plus poignant qu'un cri — il va, obstinément, vers son dénouement, comme marche, aveugle à tout ce qui n'est pas son petit-fils, la vieille Om Hassan, comme s'avance aussi, mais terrible en son acharnement, la fatalité.

La fatalité ici, c'est le choléra qui frappe, en un dernier sursaut, un enfant innocent, délices de sa grand-mère, le frêle Hassan. Il faut lutter contre le mal, non avec les médications européennes, non dans lesdraps frais de l'hôpital qui sont autant de sacrilèges, mais par l'amour la prière et l'espérance. Om Hassan sait que l'enfant renaîtra à la vie, plus beau et plus fort qu'avant, au sixième jour. C'est écrit. Pour cela, elle doit fuir la ville, gagner la mer et son haleine purifiante, retrouver le village natal. Mais la tendresse et la foi, même ardentes, ont-elles jamais vaincu le destin ?

Andrée Chedid, qui est poète, le demeure dans sa pose envoûtante et sobre. Il y a longtemps que je n'ai lu un livre aussi dense sous une forme aussi stricte, ni découvert, sous l'apparence de l'eau calme, un lyrisme, un sens du drame aussi puissants.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Christine ARNOTHY : *Pique-nique en Sologne* (Julliard).

Yvette, blonde capiteuse sur le retour, a épousé Gérard pour son argent et pour la sécurité qu'il lui offre. Leur fils, Philippe, achève son voyage de noces avec Marion, autre linotte. Tous quatre se retrouvent en Sologne, dans la propriété de campagne où Lucien, un ami oublié depuis vingt ans, vient les rejoindre. Au cours d'un déjeuner sur l'herbe, Yvette est mordue par une vipère. Dans son délire, elle révèle à Gérard que Philippe n'est peut-être pas de lui : en effet, juste neuf mois avant sa naissance, elle s'est donnée, le même jour à Lucien (pour le plaisir) et à Gérard (pour mettre sa conscience en repos). Or Philippe et Lucien sympathisent : la voix du sang peut-être ? Mais Philippe et Gérard s'aiment tendrement : habitude ou lien réel ? Qui est le véritable père ? Cruelle énigme... Lucien dénouera ce dilemme cornélien en repartant pour sa province, tandis que le mari fera comme s'il ne savait rien. Nous sommes, on le voit, chez des gens « bien ».

Mme Christine Arnothy — qui est jeune — a dû chercher sa recette dans le carnet de sa grand-mère : une livre de famille, une cuillerée d'amour maternel, un grain d'amitié ; saupoudrer de volupté; agiter, servir chaud... Mais le pique-nique qu'elle nous fait avaler est détestable. Comme dans les mauvais restaurants, où la sauce au poivre qui accomode les restes ne parvient pas à en masquer le goût faisandé.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

René BALLET : *Echec et Mat* (N. R. F.)

Premier tableau : Gare de Lyon. Deux jeunes femmes attendent le départ d'un train. Hélène est venue accompagner Ki, laquelle semble assez désemparée de quitter Paris.

Deuxième tableau : Gare de Perrache. Raca attend le train qui doit lui apporter Ki. Ki n'est pas dedans. Affolement, recherches. Le corps de Ki vient d'être retrouvé sur la voie, près de Dijon.

Entr'acte : L'auteur annonce qu'il ne donnera pas la clef du problème. Seule Ki savait pourquoi elle se suiciderait pendant le parcours. Or Ki est morte. On ne peut plus se livrer, sur son geste, qu'à des suppositions et interpréter les témoignages de ceux qui l'ont le mieux connue.

Témoignages : Celui de M. R., avoué à Villefranche, qui a rencontré et aimé Ki, voici quatre ans. Celui de Jean C., sculpteur, dont elle a partagé la vie pendant quelques jours, en 1958. Enfin, celui d'Hélène, chez qui elle logeait les derniers temps. Trois images de Ki, trois Ki différentes et pourtant, une personnalité bizarre et ondoyante qui se dégage.

René Ballet a donné à son premier livre une structure originale. A peine un roman; un dossier plutôt. Mais nous nous surprenons à étudier le froid document avec intérêt, à essayer de comprendre l'évolution psychologique d'un être, écrasé par ce nouveau « mal du siècle » : l'impuissance à vivre par peur de vivre.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Maurice PONS : *Le Passager de la Nuit* (Julliard).

Le narrateur, qui part un soir pour le Jura, dans une puissante voiture, se charge d'un passager qu'une amie lui a recommandé. Etrange et silencieux compagnon, muni d'un seul bagage : un sac d'avion, qu'il ne quitte pas du regard. Qui est-il ? Que fait-il ? Où va-t-il ? Dans le calme oppressant de la nuit, la voiture glisse ; une sorte d'inquiétude gagne le conducteur. Un arrêt, quelques incidents de route vont cependant permettre aux deux hommes d'engager le dialogue. Dialogue haché, d'abord tissé de curiosité d'une part, de réticences de l'autre, qui se transforme peu à peu en un monologue. Ce passager de la nuit appartient au F.L.N. et transporte, sur ses genoux, dans le précieux en-cas, une somme importante, destinée à ses amis. Toute une organisation se dessine, puis se précise; un fanatisme aussi, que le narrateur découvre et laisse s'exprimer sans jamais donner son opinion personnelle. La nuit s'achève, et le voyage, et l'aventure.

J'appellerais récit ou nouvelle ce « roman », tiré d'un sujet si mince. D'aucuns y verront peut-être, sous une forme détournée, une apologie de la rébellion. Ambiguë, alors. N'importe. A juger ce livre sur le seul plan littéraire, on peut reconnaître qu'il est parfaitement réussi. L'auteur de *Virginales* connait l'art difficile d'empoigner le lecteur, de jouer insidieusement avec ses nerfs et de ne l'abandonner, la boucle bouclée, que repu et intellectuellement comblé.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

André BOURIN : *Province, terre d'inspiration* (Albin Michel).

Leur province est, pour beaucoup d'écrivains « parisiens «, une source d'inspiration, qui alimente tout ou partie de leur œuvre. Flaubert, Fromentin, Daudet, Barrès, Balzac..., la liste des morts serait inépuisable. André Bourin se contente de quelques vivants, qu'il a visités sur leur terre natale ou dans leur patrie d'adoption. Avec eux, il fait le pèlerinage des sentiers, des rues, des maisons, rencontre quelques-uns de leurs personnages ou le souvenir de ceux qui servirent involontairement de modèle.

A la question : « Que devez-vous à la province dont vous êtes issu ? », Maurice Genevoix, Jules Romains, Henry Bordeaux, André Chamson, Jean Giono, Henri Bosco, Henri Pourrat, Queffélec, Joseph Peyré et François Mauriac ont répondu, chacun à sa manière, réveillant le passé dans le cadre du présent. En même temps qu'à une promenade à travers la littérature vivante, c'est à un petit tour de France que l'auteur nous convie, guidant nos pas vers la Guyenne, l'Orléanais, le Velay, les Cévennes, la Savoie, la Provence, le Béarn, la Bretagne et l'Auvergne. Les fervents de tel ou tel roman découvriront là, avec plaisir, le véritable décor où ils pourront le situer, si le hasard ou leur fantaisie les mène aux lieux où il fut conçu.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

SUITE PARISIENNE, par Nicole Vedrès (Mercure de France).

Il vient d'arriver une aventure singulière à Nicole Vedrès. Romancière, elle fut, un jour déjà lointain, chargée d'une chronique mensuelle dans Le Mercure de France. Elle a dit, dans un recueil précédent, *Paris le...*, ses énervements devant une tâche inéluctable, qui revenait à date fixe, l'ennui du sujet à trouver, le vide qui s'emparait de sa pensée devant le feuillet blanc et sa sourde rancœur contre un travail qui l'arrachait à d'autres travaux, plus importants à ses yeux : les romans en cours qu'elle ne parvenait pas, de ce fait, à finir. Chroniques d'humeur s'il en fut, où l'auteur marchait à la découverte de soi-même, à la rencontre d'un personnage jusque là ignoré de lui et qui se révélait riche d'idées sur un certain nombre de sujets de plus ou moins vaste importance.

Il semble bien que, depuis, Nicole Vedrès se soit laissée prendre au jeu. L'habitude devient plaisir, le pensum délectation, la corvée besoin. Et nous voici, aujourd'hui, devant une *Suite Parisienne* où nous retrouvons ce ton personnel, ironique ou tendre, parfois cinglant mais toujours juste, qui faisait déjà le charme de *Paris le...*, mais cette fois détendu, apaisé, plus amène. A la place de la contrainte, Nicole Vedrès a découvert la merveilleuse liberté du chroniqueur qui peut, à sa guise, caracoler de sujet en sujet, fureter dans le temps et l'espace, vagabonder entre les morts et les vivants: un banc sur la place Furstenberg, un match de football, une étude sur Julie de Lespinasse aussi bien que le Salon des Arts Ménagers, Louison Bobet, les Souvenirs de Tocqueville ou le Souvenir d'Henri Calet, servent de prétexte à une rumination mentale, où le bon sens, verni d'humour, garde des droits souverains.

Il me semble pourtant découvrir, sous ces variations brillantes, une sourde angoisse : celle du temps qui se dérobe, cette précipitation du souffle, qui est la marque de notre époque et qui, traduite ici avec une particulière acuité par une femme, exprime — peut-être sans le vouloir — le malaise de l'homme moderne. Les livres qu'on n'aura pas lu, les ouvrages qu'on n'aura pas faits, les plaisirs qu'on n'aura pas pris, les amis qu'on n'aura pas assez vus et qui, brutalement, disparaissent, tout cela pèse sur notre cœur d'un poids de regrets. Par ces reflexions marginales, Nicole Vedrès prend sa revanche. Une revanche mineure et injuste, elle le sait : pourquoi ce choix plutôt qu'un autre, pourquoi parler de ceci et non de cela ? Mais une revanche sur la vie à fleur de peau que nous sommes tous contraints de mener et qui nous fait passer à côté de l'essentiel.

Cet « essentiel », elle le touche souvent, l'air de rien, dans ses méditations buissonnières. Le sérieux est là; tenu en bride par la pudeur ou le sourire. Sous la mousse, le champagne est brut et de bonne qualité.

Ginette Guitard-Auviste.

LES ARTS

Exposition Poussin, au Musée du Louvre

La France se décide enfin à rendre, après trois siècles, un premier et solennel hommage au plus grand artiste qui l'honora sans doute jamais, à Nicolas Poussin, Nicolas Poussin né aux Andelys en 1594, mort à Rome en 1665. Je suis de ceux qui préconisaient depuis longtemps l'organisation de cette « Rétrospective Poussin », légitime et exemplaire. Bien qu'anticipant de cinq ans sur le futur tricentenaire de la mort du peintre, cet hommage vient à son heure, prenant la valeur d'un manifeste à un moment où artistes, critiques, amateurs d'art s'interrogent anxieusement sur la nécessité d'une nouvelle orientation de la peinture française, enfermée dans l'impasse de l'Art informel et vouée depuis près de cinquante ans aux plus extravagantes expériences.

L'Exposition du Louvre est magnifique. C'est la plus grande réussite de toutes les expositions de cette envergure, organisées par notre Musée national, laissant loin derrière elle en intérêt, en qualité et en signification toutes les autres, y compris la mémorable exposition du Centenaire de Delacroix, la seule qui ait eu également les honneurs des galeries du vieux palais, témoin des fastes de cinq siècles d'histoire. Après l'Exposition des Peintres de la Réalité, qui marquait une étape capitale dans la redécouverte de l'Art français du XVIIe siècle, l'Exposition récente du Petit-Palais sur un thème analogue, l'Exposition Poussin nous en révèle la plus grande figure. Car c'est bien une révélation dont il s'agit après la mise en réserve depuis la dernière guerre de la plupart des œuvres de l'Ecole française, l'état d'obscurcissement dans lequel se trouvaient la quarantaine de peintures de Poussin, conservées au Louvre et auxquelles de récents et heureux nettoyages viennent de rendre une partie de leur éclat originel.

L'Exposition Poussin constitue le témoignage décisif, celui qui nous permet de prendre toute la mesure de ce XVIIe siècle français, méritant plus qu'on ne saurait le dire son titre de « grand siècle », laissant loin derrière lui le XVIIIe tant vanté, par la variété, par la saveur insoupçonnée de tant d'œuvres originales, qui nous furent longtemps masquées par le prestige abusif d'un art officiel et en grande partie académique. Le XVIIe siècle ne fut pas seulement celui de Versailles et de tous les décorateurs de talent travaillant sous la férule de Charles Le Brun à l'apothéose du Roi-Soleil, ce fut aussi et ce fut surtout le siècle d'une France restée traditionnelle, aux fortes assises provinciales, féodale, bourgeoise, artisanale et paysanne, plongeant ses racines dans un passé médiéval qui n'était pas si lointain : le siècle des Frères Le Nain, de Georges de Latour, de Philippe de Champaigne, de Jacques Blanchard, de Simon Vouet, de Linard, de Louise Mœllon, de Fauchier, de Claude Gelée, celui de Nicolas Poussin, champenois et lorrain par sa double ascendance, le plus grand, le plus original, le plus indépendant de tous les peintres de son époque, Poussin qui n'eut pour ainsi dire ni collaborateur, ni élève, qui consacra sa vie toute d'application à la peinture, dans le même effacement mondaint, dans la même simplicité que deux siècles plus tard un Paul Cézanne.

La grave erreur, qui a pesé lourdement sur toute l'évolution ultérieure de l'Ecole française, a été la méconnaissance de la véritable physionomie et personnalité de Poussin par ses contemporains d'abord, puis par les milieux académiques qui jusqu'à la Révolution régentèrent l'Ecole et considérèrent Poussin comme un peintre d'histoire didactique et partant ennuyeux. Et réserve faite de la légitime admiration que lui vouèrent toujours les artistes indépendants, œuvrant eux aussi en marge de leur temps et de ses modes éphémères, le plus paradoxal c'est que le XIXe siècle, opérant un retour vers l'art français traditionnel aie lui-même considéré Poussin comme une sorte de Le Brun supérieur, ne retenant que la plus mauvaise part de son œuvre. Une telle opinion était fondée sur une connaissance limitée de Poussin et sur l'attention quasi-exclusive accordée à ce que j'appellerai les œuvres pré-davidiennes de Poussin, peintre d'histoire, dont les compositions surpeuplées de personnages et d'un coloris systématique, celles du peintre tricolore, aux dominantes bleu crû, que le temps a rendu plus acides, accordées avec des vermillons et des jaunes décolorées, qui ont aussi mal vieilli. Mais c'était négliger le peintre sensuel, aux colorations chaudes des Bacchanales. C'était surtout négliger le peintre ultime des admirables paysages animés, celui des « Quatre saisons », du « Polyphème », du « Paysage au moine » et de tant d'autres compositions extraordinaires, se jouant dans l'étonnante modulation des verts-olives, des gris-bleutés et des bleus

transparents. Elles font de Poussin le premier peintre impressionniste, un peintre d'une musicalité inouïe, quelque chose comme le Jean Sébastien Bach de la Peinture, organisant des architectures plastiques et colorées, où tout est rythme, modulation et dégageant cette poésie plastique, qui est l'aboutissement d'une technique dont nous découvrons les acheminements mais dont nous sommes incapables d'analyser les effets. Ces tableaux-poèmes résistent à l'analyse, avec ce « proprium quid », que l'abbé Brémond s'attaquant à l'élucidation du langage poétique qualifiait de « poésie pure », parfum s'exhalant d'un subtil amalgame d'éléments identifiables sans doute mais dont la synthèse aboutit à un composé original et qui ne saurait être ramené à ses éléments constituants, car le facteur essentiel n'est plus réductible à une opération de détermination ou de mesure, mais purement qualificatif, ne pouvant être compris mais seulement senti.

Il est aussi une clef que n'utilisèrent pas les anciens commentateurs de Poussin, qui nous ont tout dit sur la signification littérale, le contenu descriptif et historique de ses tableaux, ce par quoi d'ailleurs ils ne diffèrent en rien des œuvres académiques des peintres de la même école, mais qui ne nous ont rien appris sur Poussin, artiste original, pour qui la peinture devait être avant tout « objet de délectation ». Cette clef elle se trouvait et elle se trouve encore dans les cartons de dessin de cet artiste éminement consciencieux, ne laissant rien au hasard, qui avant de s'enfermer dans son atelier de la Via del Babuino pour y élaborer des compositions strictes et savantes, où rien n'était qui ne fût prémédité, interrogeait préalablement la nature le crayon et le pinceau à la main.

Poussin autant que Cézanne, dessinateur et aquarelliste avant d'être peintre de chevalet, fut un admirable et total dessinateur, le plus grand, le plus complet, le plus spontané, le plus sensible et le plus personnel des dessinateurs de toute son époque et probablement de tous les temps. Si l'œuvre peint de Poussin, qui nous est parvenu mutilé, — 160 peintures environ sont cataloguées à l'heure actuelle comme peintures originales et sur ce nombre une vingtaine doivent être écartées encore comme douteuses ou apocryphes, — son œuvre de dessinateur, lui aussi très dispersé et partiellement perdu, comporte des centaines de feuilles, dont le catalogue par W. Friedlaender et A. Blunt est toujours en voie de révision et de publication. Cet œuvre require toute notre attention, très loin d'avoir épuisé l'analyse des amateurs fervents et éclairés.

L'Exposition du Louvre nous en montre 120, dont la plupart ont été choisis comme se rapportant aux peintures exposées, mais il en est d'autres de par le monde, ceux du Musée de Chantilly, la collection la plus importante et la plus belle com-

prenant 152 dessins, ceux de l'Albertina de Vienne et de nombreux dessins appartenant à divers musées ou à des collections privées et nos Poussinistes, qui ne manquent ni d'érudition, ni de goût mais, ne s'écartant guère des sentiers battus, se soucient peu sans doute d'aller les chercher là où ils se trouvent.

Ces dessins sont de diverses sortes. Ils diffèrent par leur technique, leur destination et leur esprit. Il y a les innombrables notes que l'artiste prenait sur nature, au cours de ses promenades à travers la campagne romaine ou en étudiant les vestiges de la Rome antique : études de paysage, études d'arbres, de plantes, de monuments, de bas-reliefs, de sculptures, de fresques, voire de tableaux des artistes de la Renaissance qu'il considérait comme ses initiateurs et ses maîtres. Il y a les esquisses, les recherches de composition, les études de personnages nus ou drapés, qui devaient servir de départ à la composition et à la réalisation de ses tableaux.

Il faut ici noter un procédé, assez particulier à Poussin et dont il n'est pas souvent fait état par ses biographies. Poussin, qui était aussi un étonnant sculpteur, ce dont témoigne la cire de « l'Ariane endormie » du Vatican, un des rares documents authentiques qui nous soient parvenus de ses travaux de modeleur, — Poussin poussait la conscience artistique jusqu'à façonner des figurines de cire qu'il drapait et disposait en des sortes de dioramas, dont il réglait l'éclairage par des bougies dissimulés dans le cadre de ces maquettes, analogues à celles que nos décorateurs exécutent pour l'étude et la présentation de leurs architectures intérieures. Il est probable que l'artiste exécutait d'après ce dispositif des croquis et des dessins lavés de bistre, qui lui donnaient l'organisation de ses compositions et qu'il modifiait selon les exigences de son goût et du format de ses peintures.

Une série de dessins, comme celle se rapportant à son ultime tableau resté inachevé, « Apollon amoureux de Daphné », qui constitue son testament artistique, toile extraordinaire, dont Ingres dans son « Age d'or » devait s'efforcer de retrouver, sans d'ailleurs y parvenir, l'étonnante eurythmie, nous administre une parfaite leçon sur ce qu'on pourrait appeler la genèse d'une œuvre d'art.

Avant de clore ce compte rendu, qui appellerait de nombreux prolongements, il convient de rendre hommage aux organisateurs d'une admirable exposition, dont le seul défaut au regard du grand public, qui n'a, quoiqu'on pense, d'exigence que de qualité, est d'être ou d'avoir voulu être trop complète, s'adressant ainsi plus à des spécialistes qu'à de simples amateurs d'art, donnant trop d'importance à ce qui n'est pas l'essentiel. On ne peut, en tout cas, que féliciter M. Germain Bazin et tous ses collaborateurs, spécialement M. Charles Sterling, qui a rédigé

pour le catalogue, véritable monument d'érudition, une biographie analytique, modèle du genre. Je ne chicanerai pas les mérites, ni la compétence de Sir Anthony Blunt, Directeur de l'Institut Courtauld à Londres et Conservateur des Peintures de la Reine, tenu des deux côtés du chenal pour la plus haute compétence en ce qui concerne Poussin et son œuvre. Son catalogue est excellent, mais ses méthodes d'identification me paraissent moins sûres, ne serait-ce que celle se rapportant aux dessins, pour lesquels il prend comme référence essentielle les données iconographiques fournies par les tableaux connus. Une telle méthode en dépit de son apparente et courte logique prête à des confusions et ne permet pas de rendre compte d'une part cependant considérable de l'œuvre dessiné de Poussin, probablement la plus grande, à savoir toutes ses études d'après nature.

De manière générale, la nouvelle génération des Poussinistes paraît sous-estimer les travaux de leurs aînés, notamment ceux de Louis Hourticq, d'Emile Magne et de Grautoff. Quant au Colloque Poussin, qui a donné lieu à la publication de deux tomes de procès-verbaux, il eût gagné, sans doute, à élargir le cercle de ses auditeurs et à provoquer des communications ayant un intérêt autre que de pure érudition. L'érudition est un travail artisanal à la portée de tout élève studieux, qu'il ne faut pas sous-estimer, mais la découverte et la recherche réclament d'autres dons et d'autres activités. Sur Poussin il n'est peut-être plus de documents d'archives importants à mettre à jour, documents qui restent soumis à une indispensable exégèse, mais il est très probablement des œuvres originales - peintures et surtout dessins, - qui échappent encore aux investigations et aux essais de catalogue. Ce n'est pas dans ce genre de « symposium » qu'on risque de les découvrir.

Un mot encore relatif à la « lettre de présentation » de l'Exposition par son organisateur responsable, M. Germain Bazin. Ce genre de document officiel est généralement assez insipide, celui-ci se recommande aussi bien par la qualité de pensée qui l'anime que par l'exactitude de ses références et la justesse de ses vues.

Triomphe du figuratif, à la Galerie Gaveau

Je crains d'arriver, comme les Carabiniers d'Offenbach, après la bataille, ce qui facilite souvent la rédaction des bulletins de victoire. Comme toujours je m'efforcerai d'être objectif. Il s'agit d'une cause tellement juste qu'elle n'a guère besoin d'arguments pour sa défense ; et je m'en excuse personnellement auprès des lecteurs de cette revue, ne serait-e que pour les trois

articles que je viens d'y consacrer à la discussion de « l'Informel ». Cette si juste cause a surtout besoin de témoins, et qui ne soient pas seulement des « témoins de moralité »... de témoignages d'un talent, qui ne soit pas seulement ceui du préfacier ou du commentateur mais celui de l'artiste.

L'article de Jean Bardiot, que je n'ai pas lu, était sans doute bon, la préface de M. J.-F. Apesteguy ne l'est pas moins et son refus du compromis me paraît de bon augure en cette affaire. Mais c'est une bien mince référence que celle de la personne et de l'œuvre de M. Yves Brayer, « tout couvert d'amis » qu'il soit. Un tel défi lancé aux champions du non-figuratif porterait à croire que le match est « truqué ». Le « Sanglier endormi » de Brayer est un cochon bien sympathique, même s'il sommeille, mais à tout prendre je lui préfère encore, et de beaucoup, celui de Courbet, voire ceux de J. F. Millet.

Puis il y a les deux Bernard, ces deux frères siamois du succès que le jury du Prix de la Critique honora d'un laurier partagé avant qu'ils ne s'embarquent l'un et l'autre pour de plus hautes destinées. B.B. s'il ne va pas comme son homonyme féminin jusqu'à prendre sa propre anatomie pour une preuve suffisante de talent, a tort de prendre son fusain pour un pinceau et les planches du Larousse illustré pour un inépuisable répertoire de formes. Quant à B.L. « ce subtil diplomate », fixant pour le photographe son attention sur une vieille godasse, à côté d'un tournesol géant, — on sait trop ce que cela veut dire, — je le préférais Galerie du Bac que sur l'Esplanade des Invalides et je ne pense pas que son annexion par l'illustre veuve d'un célèbre marchand de tableaux aie contribué autant à l'accroissement de son talent qu'à celui de sa notoriété.

Comme l'eût dit un Barbizonais velu, en tirant son large feutre : « Vive la nature quand même ! ». Oui, vive la nature, même sous les travestissements du Catalan mystificateur, qui enfilant les pantalons zébrés de Monsieur Courbet a pensé qu'il lui emprunterait du même coup son immense talent. Hélas ! il n'en est rien et le Peintre de Guernica n'est pas, n'a jamais été et ne sera jamais celui de l'Atelier. Enfin qu'importe si les témoignages ne sont pas toujours péremptoires, les intentions restent excellentes. « La branche de pin » de Francis Tailleux est tout de même un bien joli tableau et on ne peut désespérer d'une tradition qui a encore pour répondants : Borès, Braque, Clavé, Desnoyer, Gromaire, Pignon, Rebeyrolle, Tal Coat et quelques autres que je m'excuse de ne pas citer.

Ouverture des nouvelles salles de l'école française du XIXe siècle au Musée du Louvre

Je réserve pour ma prochaine chronique le compte rendu de cet événement muséographique d'importance capitale, prélude, je l'espère, à l'ouverture de nouvelles salles complétant le circuit de l'Ecole française, du XVIIIe au XVIe.

Expositions qu'il fallait voir

GROMAIRE, à la Maison de la Légion d'honneur, à St-Denis, evposition close fin juin ;

DEGAS, à la Galerie Durand-Ruel, ouverte en juillet et août ;

DEGAS, à la Galerie Durand-Ruel, ouverte en juillet et août ;

La Peinture naïve fraçaise du Douanier ROUSSEAU à nos jours, à la Maison de la Pensée française, de juin à octobre ;

GARBELL : « Rues de Naples », chez Pierre Loeb, close le 30 juin.

F.-H. LEM.

LES SPECTACLES

UNE NOUVELLE « ANDROMAQUE »

Dans le cadre des représentations de la « Mission du Théâtre », Marcelle Tassencourt a présenté Andromaque au Théâtre de France.

Nous nous souvenons des grandes mises en scène de Marcelle Tassencourt : le « dialogue des Carmélites » de Bernanos, « la Maison de la Nuit » de Thierry Maulnier, « la Condition humaine » de Malraux, le « long voyage l' «Alexandre » de Racine au concours des Jeunes Com- vers la Nuit » d'O'Neil, etc... Après avoir monté pagnies, l' « Antigone » de Garnier au Palais des Archives, Mme Tassencourt abordait pour la première fois dans un grand théâtre parisien, la tragédie classique, avec cette Andromaque qu'elle avait mise en scène l'an passé au Festival d'Athènes.

A 292 ans de distance, vouloir recréer vraiment une telle œuvre est un acte de courage qui pouvait faire craindre quelque présomption. Il n'en a rien été. C'est avec infiniment d'humilité que Marcelle Tassencourt a servi l'œuvre de Racine. En effet, elle n'a pas trouvé là, prétexte à faire un traditionnel « numéro » de tragédie (et pourtant l'occasion était tentante !... Andromaque à l'Odéon !... le magnifique public de « Mission du Théâtre » !...) Mais plutôt, elle a su épurer de trois

siècles de conventions, ce drame si profondément humain d'un poête de 28 ans.

Ici, plus de draperies à l'antique, plus de grands effets vocaux, plus de poses soigneusement étudiées pour mettre en valeur l'avantageuse musculature d'un jeune premier, mais des personnages : des hommes et des femmes qui vivent et qui vibrent avec une rare intensité.

Elle même magnifique Andromaque toute en dignité un peu hautaine mais aussi extrêmement sensible, Marcelle Tassencourt s'est entourée d'excellents jeunes comédiens. Elle a su parfaitement tirer parti des qualités de Françoise Spira — Hermione — qui s'est révélée une grande tragédienne. André Oumansky — Pyrrhus peut-être un peu trop romantique et encore très « conservatoire » a eu de bons moments et Alain Moller — Oreste — qui après avoir été tout récemment Tchitchikov dans les « Ames Mortes », jouait la tragédie pour la première fois, a montré une intelligence du texte certaine.

Signalons aussi le décor bien construit ; éléments-trophées, synthèse du XVIIe et de l'antique, ainsi que les costumes, de Jacques Marillet.

Nous espérons que les prochains spectacles de la « Mission du Théâtre » seront d'une égale qualité.

Janine COLLETIN.

Imprimerie Maurice MIDOL — Montargis (Loiret)
N° d'impression : N° 524 Dépôt légal : 3e trimestre 1960
Le Gérant : Jacques POILLOT

hu-

effets
met-
pre-
fem-
asité.

gnité
Mar-
co-
alités
une
peut-
erva-
reste
dans
pre-
aine.

nts.
que

e la

1969